

**ETUDE
ETHNOARCHEOLOGIQUE
DES TRADITIONS CERAMIQUES
DU PAYS DOGON**

RAPPORT DE LA MISSION NOVEMBRE - DECEMBRE 2000

MAESAO
Mission archéologique et ethnoarchéologique suisse en Afrique de l'Ouest
Programme de recherche international
Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest

ETUDE
ETHNOARCHEOLOGIQUE DES TRADITIONS
CERAMIQUES DU PAYS DOGON

RAPPORT DE LA MISSION NOVEMBRE - DECEMBRE 2000

Alain GALLAY

Avec la collaboration de Youssouf Kalapo et Elisée Guindo

Planches céramiques : Serge Aeschlimann
Mise en Page : Jean Gabriel Elia
Traitement des photographie : Micheline Vautravers

© : Département d'Anthropologie et d'Ecologie de l'Université de Genève
Misson archéologique et ethnoarchéologique suisse en Afrique de l'Ouest (MAESAO)
12, rue Gustave Revilliod. CH – 1227 Carouge – Genève

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	3
CONDITIONS D'ENQUÊTE.....	5
1. Objectifs	5
2. Corpus	5
SITUATION GENERALE.....	7
Séno central	7
Dianvéli.....	7
Gourma-des-Monts	7
Hombori	7
LE SENO CENTRAL	11
1. Structure du peuplement.....	11
2. Tradition A	11
Patronymes, dialectes et insertion sociale.....	11
Techniques de montage et de cuisson.....	12
Phase 1 : façonnage de la préforme et amorçage du pilonnage	13
Phase 2 : façonnage de la panse.....	13
Phase 3 : façonnage du bord	14
Eventail morphologique et décoratif	14
3. Tradition B.....	14
Patronymes, dialectes et insertion sociale.....	14
Techniques de montage et de cuisson.....	14
Eventail morphologique et décoratif	15
LE DIANVELI.....	17
1. Structure du peuplement.....	17
2. Tradition A	17
Patronymes, dialectes et insertion sociale.....	17
Techniques de montage et de cuisson.....	18
Eventail morphologique et décoratif	18
3. Tradition B.....	19
Patronymes, dialectes et insertion sociale.....	19
Dianvéli Maoundé	19
Dala.....	19
Boumban	19
Gono	19
Techniques de montage et de cuisson.....	20
Eventail morphologique et décoratif	20
Problèmes d'identification des céramiques du Dianvéli	21
LE GOURMA-DES-MONTS	23
1. Structure du peuplement.....	23
2. Tradition E.....	23
Patronymes, dialectes et insertion sociale.....	23
Techniques de montage et de cuisson.....	24
Eventail morphologique et décoratif	25
3. Présence de la tradition peul ?	25

LE HOMBORI.....	27
1. Structure du peuplement.....	27
2. Tradition sonraï.....	27
Patronymes, dialectes et insertion sociale.....	27
Techniques de montage et de cuisson.....	28
Phase 1 : façonnage de la préforme et amorçage du pilonnage	28
Phase 2 : façonnage de la panse.....	29
Phase 3 : façonnage du bord et décor.....	29
Poteries au décor limité à la partie supérieure de la panse.....	29
Poteries entièrement décorées	29
Eventail morphologique et décoratif	30
DYNAMIQUE HISTORIQUE.....	33
1. Conditions d'apparition de la tradition E.....	33
Contexte historique	33
L'apparition de la tradition E au Sarnyééré	33
2. Evolution de la tradition A	34
CONCLUSIONS	37
1. Les traditions céramiques dans les zones centrales.....	37
2. Les traditions céramiques dans les zone marginales.....	38
3. Les tradition céramiques dans les zones isolées	39
4. De la description empirique à la généralisation.....	40
Zones centrales.....	40
Zones marginales.....	40
Zones isolées	41
5. Perspectives.....	41
6. Remerciements	41
BIBLIOGRAPHIE.....	43

Introduction

Le programme de recherches international *Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest*, placé sous la responsabilité d'Eric Huysecom, englobe un volet ethnoarchéologique assumé par nous-même, parallèlement aux travaux d'Anne Mayor se déroulant dans la région d'Ounjougou (Huysecom et al., 1998a et b, 2000, 2001).

Son but est d'analyser les mécanismes de production de la céramique actuelle du Pays dogon en vue de mieux comprendre les relations pouvant exister entre traditions céramiques et populations de la Boucle du Niger (Gallay 1994, Gallay, Huysecom, Mayor 1995, 1998). Cette recherche de caractère extensif se déroule sur l'ensemble du Pays dogon et devrait permettre de proposer à terme une carte d'ensemble des traditions céramiques de cette région dont les contours avaient été esquissés lors des précédentes missions de la MAESAO. Elle occupe une petite équipe composée d'Alain Gallay, de Youssouf Kalapo de l'ISHM de Bamako, d'Elysée Guindo, interprète, et d'un cuisinier, à raison d'un mois de terrain par année.

Deux précédentes missions (décembre 1998 et février 2000) avaient porté sur la partie méridionale de la plaine du Séno (Gallay, de Ceuninck 2001) et avaient déjà permis d'identifier trois traditions en relation avec les forgerons de la plaine. La tradition G, propre aux forgerons djèmè yélin (dit également Ton djèmè), est essentiellement liée aux peuplement tomo et présente de fortes affinités avec la tradition C observée sur le Plateau. La tradition F, décalée vers le sud, est propre aux potières dafi. Enfin, la tradition B des forgerons Djèmè na, est une tradition anciennement liée au royaume mossi du Yatenga, mais présente une expansion récente dans toute la plaine du Séno, notamment dans la zone de parler dyamsay (Gallay, à paraître).

La mission effectuée en novembre-décembre 2000 a exploré un cheminement partant de la bourgade de Madougou, dans le centre de la plaine du Séno, jusqu'au massif du Hombori, en passant par le Dianvéli (région de Douentza) et le Gourma-des-Monts. Nous pouvons distinguer ici quatre régions : le Séno central, le Dianvéli, le Gourma-des-Monts et le Hombori.

CONDITIONS D'ENQUÊTE

Comme pour les deux précédentes missions (Gallay 2001), les enquêtes ont porté sur la définition technique et esthétique des traditions et sur les mécanismes économiques et sociaux assurant la répartition finale des diverses traditions dans l'espace géographique, traditions liées en première approximation aux sphères d'endogamie des potières.

1. Objectifs

La deuxième mission de l'année 2000 s'est déroulée du 27 novembre au 21 décembre avec, du 27 novembre au 17 décembre, 21 jours effectifs d'enquête sur le terrain.

L'équipe de recherche comprenait, outre l'auteur de ces lignes :

- Youssouf Kalapo de l'Institut des sciences humaines de Bamako, qui a assuré notamment le dessin des céramiques enquêtées,
- Elisée Guindo, de Mopti, qui a collaboré à la mission en tant qu'interprète,
- Amangara Tessougé de Dimmbal, qui a assuré l'intendance de la mission.

La région visitée s'organise selon un axe reliant la partie centrale et septentrionale de la plaine du Séno au Hombori à travers le Gourma-des-Monts.

Sur le plan tactique, nous avons établi nos quartiers dans un certain nombre de villages à partir desquels il était possible de rayonner, soit :

1. Séno central : Diennsagou (27 novembre – 4 décembre). Villages visités : Madougou, Pourali (Pouroulou), Simérou, Gangouroubouro, Yaguémé, Boré, Kenngué (Kiné).
2. Dianveli : Dianveli Maoundé (5 – 8 décembre). Villages visités : Gamni (Gamourou, Gaourou, Gamai), Dianveli Kessel (Anakanda), Okoyéri.
3. Gourma-des-Monts oriental. Boni (8 – 11 décembre). Villages visités : Guittiram, Tabi, Ela Boni, Lougui, Youna (Youna Sané).
4. Hombori (11 – 15 décembre). Villages visités : Kelmi, Dakakouka, Toundourou.

5. Gourma des Mont occidental. Gono (15 - 17 décembre). Villages visités : Dala, Boumban (Boumbané), Gono (Goron), Tebi Maoundé, Petaka.

Les orthographes des noms de lieux sont celles des cartes de l'I.G.N. au 1 :200.000. Les termes entre parenthèses correspondent à des désignations alternatives.

Cette troisième mission a permis de compléter notre information sur les traditions A (paysans dogon), B (Djèmè na) et E (Dogon du Sarnyé et Rimaibé). Elle nous a permis en outre d'identifier une nouvelle tradition en relation avec les forgerons sonraï du Hombori, tradition distincte de la tradition sonraï du Gimbala.

Nous présenterons les résultats obtenus par zones géographiques avant de proposer une vue d'ensemble intégrant certains résultats obtenus antérieurement.

2. Corpus

Le corpus disponible pour le Pays dogon se monte aujourd'hui à 930 potières (enseignantes des potières enquêtées comprises).

D'une manière générale, le corpus des données récoltées lors de la mission de décembre 2000 comprend 272 fiches d'enquête, soit les fiches n° 5231 à 5503 de notre banque de données générale sur la céramique de la boucle du Niger, Delta intérieur compris. La documentation de la dernière mission concerne 178 potières, et 4 potiers (tradition E), 115 dessins de poteries et 14 dessins d'instruments de potières.

Notre enquête, qui tient compte des moyens limités à notre disposition, s'est conformée aux principes suivants :

- Nous avons privilégié les enquêtes auprès des potières afin de cerner de façon précise les sphères d'endogamies des groupes producteurs de céramiques conformément à nos objectifs orientés sur la délimitation spatiales des seules aires de production.

- Nous avons renoncé à effectuer des inventaires sys-

tématiques de concessions qui nous auraient permis de délimiter les aires de diffusions des principales traditions. Les dessins de céramiques, effectués en majorité par Youssouf Kalapo, sont essentiellement destinés à préciser les caractéristiques techniques et esthétiques des principales traditions. Les dessins des instruments de potières vont dans le même sens.

- Nous avons, cette année, étudié quelques montages de céramiques afin de parfaire notre connaissance des techniques de la tradition A et de préciser les modalités des montages de la nouvelle tradition sonraï du Hombori.

Ces montages sont les suivants :

Diennsagou (Séno central) 30.11.2000 : potière 5270.1, Y. Dara (Mougnounéwé) :

tradition A : montages 267, 268 et 269,

Dakakouka (Hombori) 13.12.2000 : potière F. Saga, non mariée :

tradition sonraï : montages 270, 271 et 272,

Toundourou (Hombori) 14.12.2000 : potière 5455.1, S. Niaka (Samasseku) :

tradition sonraï : montages 273, 274, 275, 276 et 277.

Fatumata Saga, de Dakakouka, qui, fait totalement exceptionnel, a refusé de répondre à nos questions, ne figure pas dans l'inventaire des potières.

SITUATION GENERALE

D'une manière générale, chaque région parcourue se caractérise par la présence d'une ou deux traditions. Lorsque deux traditions sont présentes dans la même région, les productions s'effectuent dans des villages distincts.

Séno central

La plaine du Séno central, autour du village de Madougou, est occupée par la tradition dogon A dont Diennsagou constitue l'atelier principal avec une soixantaine de potières. Quelques villages de la région, qui n'ont pas de potières de cette tradition, sont occupés par une ou deux familles de forgerons djèmè na, dont les femmes pratiquent la tradition B.

Dianvéli

Dans le Dianvéli, les deux gros villages de plaine de Diavéli Maoundé et Dianvéli Kessel (Anakanda), peuplés par des Dogon Humbébé, abritent trois familles de forgerons djèmè na (deux à Dianveli Maoundé et une à Dianvéli Kessel). Les femmes des villages dogon situés sur les plateaux rocheux comme Gamni et Béni pratiquent par contre la tradition A.

A Okoyéri, sur le versant sud-est de la Falaise, les potières dogon pratiquant la tradition A habitent le quartier de Marbou alors que l'unique potières djèmè na occupe le quartier d'Anankago constituant une agglomération nettement séparée de la précédente.

Gourma-des-Monts

Les villages des massifs montagneux de la région de Boni sont occupés soit par des Rimaïbé soit par des Dogon. Les deux groupes pratiquent aujourd'hui la même tradition E. Traditionnellement, l'habitat dogon se situe en hauteur sur les éboulis ou les plateaux rocheux des massifs montagneux et l'habitat rimaïbé en plaine. La situation est aujourd'hui un peu différente puisque les Dogon ont tendance à cons-

truire de nouveaux villages en plaine, au pied des éboulis (Tabi, Ela Boni). Youna conserve par contre encore aujourd'hui une situation traditionnelle avec un quartier rimaïbé de plaine et un quartier dogon situé dans les éboulis.

La région occidentale entre Douentza et Nokara présente une mosaïque de peuplement complexe comprenant des villages peul et rimaïbé, ainsi que diaouambé (Dala), des villages humbébé (Dianvéli), dogon (Tébi) et sonraï (Ama, Dansa, ainsi que Lougui et Gamra sur le plateau de Gandamia). Certains villages comme Oualo accueillent une population mixte de Dogon et de Sonraï.

La zone possède soit des villages occupés par des forgerons djèmè na dont les femmes pratiquent la tradition B (Gono, Petaka, Boumban, peut-être anciennement Dala), alors que les femmes des villages dogon de Tébi Maoundé et Oualo pratiquent la tradition A.

Enfin, on signalera à Lougui, village sonraï, et à Ela Boni, village dogon, la présence exceptionnelle de deux potières dont la céramique pourrait être, sous réserve, de tradition peul.

Hombori

Le Hombori, région au passé historique mouvementé, abrite traditionnellement un peuplement sonraï et dogon occupant des villages distincts.

Aujourd'hui, les anciens Dogon renient clairement leur origine et se disent sonraï. La seule céramique produite dans la région est une céramique sonraï produite par des femmes de forgerons.

Les tableaux 1 et 2 donnent un aperçu d'ensemble du corpus réuni lors de la mission de décembre 2000. Nous reprendrons, ci-dessous, la situation de chaque région.

	Tradition A	Tradition B	Tradition peul	Tradition E	Tradition sonraï
SENO CENTRAL Diennsagou	59 potières 29 poteries 7 instruments				
Gangouroubouro	3 potières 2 instruments				
Simérou	4 potières				
Kenngué	6 potières				
Madougou		3 potières			
Yaguémé		13 potières			
Pourali		3 potières 2 instruments			
Boré		2 potières 1 poterie			
DIANVELI Dianveli Maoundé		15 potières 6 poteries			
Dianvéli Kessel		5 potières 1 poterie			
Okoyéri	10 potières	1 potière			
Gamni	19 potières 2 poteries 2 instruments				
GOURMA E Guittiram				Enquête (R)	
Tabi				7 potières (D) 2 potiers (D) 7 poteries (D)	
Youna				9 potières (R) 6 poteries (R) 2 potiers (D) 2 poteries (D)	
Ela Boni			1 potière		
Lougui			1 potière 3 poteries 1 instrument		
HOMBORI Kelmi					15 poteries
Dakakouka					1 potière 5 poteries 1 instrument
Toundourou					3 potières 6 poteries

Tableau 1. Corpus réuni lors de la mission de décembre 2000 : Séno central, Dianvéli, Gourma-des-Monts oriental, Hombori.

	Tradition A	Tradition B	Tradition peul	Tradition E	Tradition sonraï
GOURMA W Gono		7 potières 8 poteries			
Petaka		2 potières 3 poteries			
Boumban		2 potières 3 poteries			
Tébi Maoundé	2 potières 15 poteries 1 instrument 3 poteries A anc.				
TOTAUX	103 potières 49 poteries 12 instruments	53 potières 22 poteries	2 potières 3 poteries 1 instrument	20 potiers /potières 15 poteries	4 potières 26 poteries 1 instrument

Tableau 2. Corpus réuni lors de la mission de décembre 2000 : Gourma-des-Monts occidental entre Douentza et Nokara.

LE SENO CENTRAL

1. Structure du peuplement

Le Séno central est actuellement peuplé d'agriculteurs dogon issus des villages de la Falaise. L'essentiel des enquêtes a porté sur le village de Diennsagou situé à quelques kilomètres de Madougou, dont les familles, de parler toroso, sont issues du village de Koundou (Koun). L'agglomération abrite une soixantaine de potières pratiquant la tradition A, réparties dans une trentaine de concessions. Elle présente un exemple classique de village atelier de tradition A diffusant sa production à l'échelle régionale, notamment sur le marché de Madougou. Leurs principaux acheteurs sont des peuls.

Le Séno central comporte d'autres villages d'agriculteurs dogon dont les femmes pratiquent la tradition A. Ces communautés semblent spécifiquement liées à des forgerons djèmè irin dont les femmes ignorent l'art de la poterie. Quelques familles de forgerons djèmè na sont néanmoins présentes dans cette région qui est donc également englobée dans la zone d'extension de la tradition B.

Les localités identifiées et/ou visitées sont les suivantes :

Villages avec tradition A : Diennsagou, Gangourou-bouro (le village abrite une famille de Djèmè irin ne

pratiquant pas la céramique), Simérou, Kenngué et autres villages le long de la piste menant à Bamba (Diankouso, immédiatement au nord d'Orokamba, Koumou, Kinndé et Anakila).

Villages avec tradition B : Madougou, Yaguémé, Pourali, Boré, ainsi qu'Ogossara près de Diankabou.

2. Tradition A

Patronymes, dialectes et insertion sociale

La région de plaine de Madougou est occupée par plusieurs villages de parler toroso issus des villages de la Falaise tels Yougo, Koundou et Damasongo.

1. Diennsagou est un fief de la famille Dara de Koundou sur la Falaise. Le village se compose de petites concessions regroupant de une à trois familles généralement monogames. 78% des potières sont des Dara ; 95 % d'entre elles ont épousé des Dara. 56 % des potières sont nées dans le village même alors que 33% d'entre elles viennent du village souche. Quelques rares potières viennent d'autres villages de la Falaise, comme les Doumbo de Yougo, ou de villages de la plaine. Toutes parlent le dialecte toroso (fig. 1).

Epouse/Mari :	Non mariées	▲ Dara	▲ Mougnonéwé	● Total
● Dara	2	43	1	46
● Doumbo		7		7
● Kodio		2		2
● Den		1		1
● Dougnon		1		1
● Pérou		1		1
● Guirou		1		1
▲ Total	2	56	1	59

Tableau 3. Patronymes de potières de Diennsagou.

Diennsagou :	33 potières
Diennsagou:	1 potière (5244 : B. Doumbo (Dara), née à Abidjan)
<i>Villages de la Falaise :</i>	
Koundou :	13 potières
Yougona :	2 potières (5251 : D. Doumbo (Dara), 5279 : F. Doumbo (Dara))
Yougopiri :	2 potières (5237 : I. Dombou (Dara), 5239 : V. Doumbo (Dara))
Ibi :	1 potière (5249 : V. Kodio (Dara))
Yadasongo :	1 potière (5262 : D. Doumbo (Dara))
Néni :	1 potière (5264 : M. Pérou (Dara))
<i>Villages de la plaine :</i>	
Orokamba :	1 potière (5270 : V. Dara (Mougounèwé))
Bémé :	1 potière (5254 : D. Guirou (Dara))
Sogou Yéguémou :	1 potière (5255 : F. Dougnon))
Simérou :	1 potière (5258 : H. Kodio (Dara))
Pourali :	1 potière (5260 : A. Den (Dara))

Tableau 4. Lieux de naissance des potières de Diennsagou

- Gangouroubouro possède trois familles de potières. L'une regroupe des Doumbo de Yougona (5334 : M. Doumbo (Doumbo)), les deux autres des Témé de Yendouma (5335 : Y. Témé (Témé) et 5336 : M. Témé (Témé)). Les familles parlent le toroso.
- Simérou possède trois familles de potières. L'une est de patronyme Doumbo. La potière, de patronyme Poudiougou, est née à Koundou (5330 : B. Poudiougou (Doumbo)). Les deux autres sont de patronyme Kodio. Y. Kodio (Kodio) est née à Madougou (5331), T. Sagara (Kodio) est née à Simérou même (5332). Les familles parlent le toroso.
- Kengué abrite plusieurs familles de potières appartenant à des familles Doumbo de Yougo. L'enquête n'a pas été exhaustive. Les potières enquêtées sont nées à Yougona (5355 : Y. Doumbo (Doumbo) et 5359 : G. Doumbo (Doumbo), Yougodougourou (5356 : Y. Doumbo (Doumbo), Damasongo (5357 : D. Ouologem (Doumbo) et Endem (5358 : Y. Doumbo (Doumbo)). Les familles parlent le Toroso.

Techniques de montage et de cuisson

Le montage s'effectue par pilonnage sur natte de fibres d'écorce de baobab posée sur des meules creuses. La cuisson est menée dans de grandes fosses permanentes (Diennsagou).

Les instruments utilisés sont ceux que l'on rencontre communément dans la tradition A.

Les pilons de bois pour concasser l'argile sèche sont exceptionnels. Nous n'en avons identifié qu'un exemplaire à Gangouroubouro (5334).

Les meules sont toujours des meules anciennes, fortement concaves, récoltées dans les grottes de la Falaise. Elles sont souvent cassées, ce qui n'empêche pas leur utilisation. Ces meules creuses servent quasi exclusivement au montage de la céramique, plus rarement pour piler le tabac ou la viande. Elles sont donc clairement distinctes des meules à surface plane utilisées pour moudre le mil, qui peuvent néanmoins servir de support pour façonner des colombins.

A Diennsagou, chaque potière possède sa propre meule creuse. Le nombre de meules dans une concession paraît donc corrélé avec le nombre de potières, une relation qu'il conviendrait d'étudier de façon plus systématique, Diennsagou se prêtant parfaitement à une telle étude (fig. 2).

Les nattes tressées à partir de fibres tirées de l'écorce du baobab sont encore régulièrement utilisées. Une seule potière de la région utilise également de la toile de sac (5247 (fig. 3 et 4)). Les nattes sont fabriquées par les hommes dans les villages de la Falaise.

Les percuteurs de pierre ont généralement des formes arrondies et se distinguent bien des molettes à surface plane utilisées pour moudre le mil.

Les palettes sont de simples petites planchettes rectangulaires régulièrement façonnées. Des pennes de serrure peuvent exceptionnellement remplir le même usage (Diennsagou, 5311). Ils permettent de régulariser la panse en martelant la surface externe de la poterie, un percuteur faisant office de contrepoids interne.

Des tessons de céramiques permettent d'aplatir et régulariser les tranches des bords au cours du montage. Ils remplacent également les palettes lors de la régularisation des parois et sont alors utilisés avec un percuteur faisant office de contrepoids interne.

Les couteaux servent exclusivement à découper et régulariser les bords. Le cuir permet de lisser les bords.

Les colliers de graines de baobab sont exceptionnels car les surfaces des poteries sont rarement polies (Simérou, 5330).

Nous donnons ci-dessous les noms utilisés pour désigner ces instruments en dialecte toroso. On notera que certains noms ne connotent pas l'objet en lui-même, mais le mouvement qui l'anime ; ils peuvent alors désigner des objets distincts utilisés de la même manière, ainsi *pépéli* pour « aplatir en tapotant ».

Pilon pour écraser l'argile :	<i>tambor</i>
Meule servant de support :	<i>tongon</i> (meule), <i>tibina</i> (grande pierre)
Natte de fibre de baobab :	<i>piri</i>
Percuteur de pierre :	<i>tibi</i>
Palette :	<i>baga, lalagiri, pépéli</i> (pour aplatir en tapotant)
Tesson de céramique :	<i>guéguémé, pépéli</i> (pour aplatir en tapotant)
Couteau pour découper le bord :	<i>poyi, poron</i>
Cuir :	<i>gouyou</i>
Collier en graines de baobab :	<i>pouri</i>

La technique de montage est présentée d'après les observations faites à Diennsagou auprès de 5270.1, Y. Dara (Mougnounéwé), lors des montages 267, 268 et 269.

La séquence peut être divisée en trois phases selon le support utilisé : meule de pierre, puis meule recouverte d'une natte dogon, puis genoux de la potière.

Phase 1 : façonnage de la préforme et amorçage du pilonnage

Une certaine masse d'argile est façonnée en boule sur une meule à surface creuse, posée à même le sol. La potière lance la boule à plusieurs reprises sur la meule pour lui donner la forme d'un cylindre facetté puis projette le cylindre orienté verticalement sur la meule pour lui donner la forme d'un tronc de cône (séquence A). Le tronc de cône est placé obliquement sur la meule et la potière amorce la dépression de la préforme en martelant au percuteur de pierre la base du tronc de cône. Sous l'effet du martelage, le tronc de cône se transforme progressivement en sphère creuse (séquence B).

Phase 2 : façonnage de la panse

La potière place une natte sur la meule et poursuit les opérations de pilonnage au percuteur de pierre.

Lors du pilonnage, la poterie est animée d'un lent mouvement de rotation alors que l'orifice de la poterie, d'abord orienté latéralement, se positionne progressivement à l'horizontale. Les percussions portent donc d'abord sur la partie supérieure de la face interne de la panse puis descendent en spirale pour s'appliquer en fin de course au fond de la céramique (séquence C).

Deux séquences de ce type suffisent généralement pour obtenir la forme parfaitement sphérique définitive. L'opération peut néanmoins être redoublée après une courte période de séchage et comporter alors quatre séquences.

Ce façonnage élémentaire peut se combiner avec des opérations de rectification du haut de la panse et du bord qui peuvent intervenir en fin de séquence de base.

Ces dernières se déroulent alors que la poterie reste posée sur la natte, mais la potière, agenouillée, peut également tenir la poterie sur ses cuisses (séquence D).

Ces opérations D de rectification sont de trois types :

opération 1 : découpe du bord au couteau,
opération 2 : martèlement externe de la partie supérieure de la panse avec la palette, le percuteur de pierre faisant office d'enclume interne,
opération 3 : martèlement de la tranche du bord avec un tesson,

Ces opérations sont mises en oeuvre selon quatre modalités :

- opération 1 seule,
- opération 3 seule,
- opération 1, puis 3,
- opération 2, puis 3,
- opérations 1 puis 3, suivies de 2, puis 3.

Phase 3 : façonnage du bord

La dernière phase du montage est consacrée à la confection du bord épaissi à l'aide d'un colombin façonné sur une meule de pierre à surface plane. La potière travaille à genoux, la poterie posée directement sur ses cuisses, recouvertes ou non d'une toile de sac. Le colombin est placé à cheval sur la tranche du bord, puis lissé à l'aide d'un chiffon (séquence E).

Les trois séquences observées se présentent dès lors comme suit :

séquence 267 : (A, B) → (C incomplète, séchage, C, D, C, D) → (séchage, E),

séquence 268 : (A, B, D, B) → (C, C, D) → (séchage, E),

séquence 269 : (A, B, D, B, D) → (C, D, C, D, séchage, C, D, C, D) → (séchage, E).

Eventail morphologique et décoratif

L'éventail morphologique et décoratif est conforme à la tradition A. Les formes sont d'une extrême monotonie et se limitent à des sphères ou, plus rarement à des demi-sphères. Les bords sont épaissis. Les plus nombreuses présentent une surface couverte des empreintes négatives de la natte utilisée lors du montage. D'autres poteries moins nombreuses, montées directement sur meule creuse, ont des surfaces lisses (environ 20% à Diennsagou). Quelques très rares exemplaires portent un ou deux petits mamelons placé(s) directement sous le bord.

3. Tradition B

La région de Diennsagou comporte quelques villages possédant une famille de forgerons djèmè na dont les femmes pratiquent une céramique de tradition B.

Patronymes, dialectes et insertion sociale

Nous trouvons dans la région une famille Goro à Boré, une famille Goro à Madougou, une famille Maiga à Pourali et une famille Ganamé à Yaguémé. Toutes les potières parlent le dyamsay. Six d'entre elles (29%) parlent également le mossi.

Epouse/Mari :	▲ Goro	▲ Maiga	▲ Ganamé	● Total
● Ganamé	1			1
● Goro	1			1
● Maiga		1		1
● Niangali			4	4
● Niapa			4	4
● Ongoiba	2	1	3	6
● Warmé		1	2	3
● Zoromé	1			1
▲ Total	5	3	13	21

Tableau 5. Patronymes de potières djèmè na de la région de Madougou.

Certains patronymes, comme Zoromé, Miangali, Warmé, sont communs dans le sud de la plaine du Séno. Maiga se rattache par contre aux familles de forgerons de la région de Dianvéli. Gamané et Niapa sont exceptionnels ; notre banque de données ne mentionne aucune famille de ces patronymes en dehors de la région. Enfin des familles de patronyme Goro

sont également mentionnées à Dianvéli Kessel, Tébi Toumbo, Guimini, Gono et Béninbouro.

Techniques de montage et de cuisson

La technique de montage est conforme à ce que nous connaissons de la tradition B. Les poteries sont

montées par pilonnage sur forme concave. La partie supérieure des récipients peut être complétée par des colombins.

Nous donnons ci-dessous les noms utilisés pour désigner ces instruments en dialecte dyamsay :

- Palette : *danga ka logi*
 Percuteur d'argile : *tibugo, tumoï danga mai*
 Percuteur de pierre : *tumo dawgan mai*
 (pierre pour faire la céramique)
 Couteau : *siri dangan ma ka keji*
 (couteau pour couper les bordures)
 Moule massif d'argile : *tibilaga*

Les outils les plus caractéristiques restent, comme dans le Séno méridional, le moule massif d'argile et le percuteur cylindrique d'argile. Les quelques rares

percuteurs de pierre utilisés par les potières djèmè na ainsi que la petite palette rectangulaire de bois sont des emprunts à la tradition A présente dans la région. Les poteries sont également montées dans des dépressions creusées dans le sol et soigneusement maçonnées.

Eventail morphologique et décoratif

L'éventail morphologique et décoratif est le même que dans la partie méridionale de la plaine du Séno. Les poteries sont simples, régulièrement sphériques à ouverture généralement étroite. Elles ne sont pratiquement pas décorées. Seuls quelques petits mamelons allongés, ornés ou non d'empreintes digitales, constituent une décoration très pauvre.

LE DIANVELI

Le Dianvéli correspond à la région de Douentza. Nous regroupons ici sous ce vocable le Gourma-des-Monts occidental avec les villages du pied du massif de Gandamia situés le long de la route Douentza – Gao, ou quelque peu à l'écart, jusqu'à Nokara non compris (Oualo, Boumban, Gono, Petaka, Tébi Maoundé), ainsi que les villages de la partie septentrionale la Falaise (Dianvéli Kessel, Dianvéli Maoundé, Gamai, Okoyéri).

1. Structure du peuplement

Le peuplement de parler dyamsay comprend des Humbébé (Gallais, Marie 1975) regroupés dans de gros villages de plaine (Dianvéli Maoundé, Dianvéli Kessel) et un peuplement dogon situé en hauteur, dans les éboulis du massif de Gandamia (Oualo), sur des plateaux rocheux de basses altitudes (Kelmi, Gamni) ou sur de simples affleurements rocheux de la plaine (Tébi Maoundé). La région comprend également un peuplement de plaine peul et rimaïbé occupant des villages séparés.

Les Humbébé sont associés à des forgerons djèmè na dont les femmes pratiquent une céramique de tradition B. Les Djémé na sont, dans toute la région, les forgerons des deux communautés humbébé et dogon. Les artisans de Dianvéli Maoundé assurent ainsi le service de la forge des villages dogon de Diéribana, Béni, Gamni et Okoyéri, alors que les villages regroupés autour de Tébi Maoundé sont desservis par les forgerons djémé na des villages de Gono, Dala et, au sud, Douma.

Les femmes des agriculteurs dogon pratiquent une céramique de tradition A comme à Gamni et Béni, aux environs de Dianvéli, et à Oualo au pied du massif de Gandamia.

Les deux traditions A et B présentent, dans cette région, certains traits d'acculturation rendant parfois difficile l'identification de l'origine des poteries.

2. Tradition A

Patronymes, dialectes et insertion sociale

Comme souvent chez les Dogon, on constate la prédominance d'un patronyme au sein des villages et une tendance à l'endogamie villageoise et patronymique. Ainsi, le patronyme Djélékouman, et sa variante Djélékoumaga, dominant à Gamni, alors qu'Okoyéri est le village des Alpagala et Tébi Maoundé celui des Guindo.

Une attention particulière doit être accordée au patronyme Maiga d'origine sonraï, courant dans la région et témoignant des pressions sonraï exercées sur le Gourma-des-Monts. Le chef de village de Tébi Maoundé est ainsi aujourd'hui un Maiga. Des enquêtes ethnohistoriques plus approfondies devraient permettre de préciser l'origine historique de ces familles : adoption d'un patronyme sonraï par des Dogon ou Sonraï ayant acquis une identité dogon.

Le dialecte parlé dans tous les villages visités est le dyamsay.

Enfin, dans la prolongation des travaux de Bruno Martinelli, nous avons vérifié à Tébi Maoundé que les Dogon pouvaient effectivement, anciennement, extraire le fer. Selon Ali Maiga, chef du village, qui nous montre une scorie de fer précieusement conservée, les Dogon extrayaient eux-mêmes le fer et le donnaient à forger à leurs forgerons, les Djèmè na. Son père, Oumarou Maiga, a encore fondu le fer de cette manière avant l'utilisation du fer industriel. La brièveté de notre passage à Tébi ne nous a pas permis de préciser les lieux d'extraction du minerai, dont le chef de village dit qu'ils doivent rester secrets (16.12.2000).

Epouse/Mari :	▲ Djélékouman	▲ Djélékoumaga	▲ Dialakpuma	● Total
● Djélékouman	6			6
● Djélékoumaga		4		4
● Goro	1 (5388.1)			1
● Moro	1 (5390.1)			1
● Goroboumo	1 (5394.1)			1
● Kamoko		1 (5396.1)		1
● Guindo		1 (5398.1)		1
● Alpagala		1 (5400.1)		1
● Morougouro		1 (5401.1)		1
● Pergourou			1 (5386.1)	1
▲ Total	9	8	1	18

Tableau 6. Patronymes de potières dogon de Gamni (échantillon).

Epouse/Mari :	▲ Alpagala	▲ Maiga	▲ non enregistré	● Total
● Alpagala	4			4
● Kamoko	2 (5409.1), (5410,1)			2
● Goroboumo			1 (5411.1)	1
● Komnotougo	1 (5412)			1
● Guindo	1 (5415.1)			1
● Djélékoumaga	1 (5416.1)			1
● Maiga		1 (5417.1)		1
▲ Total	9	1	1	11

Tableau 7. Patronymes de potières dogon d'Okoyéri (échantillon).

Techniques de montage et de cuisson

L'art de la céramique est encore très vivant à Gamni (fig.5) et à Tébi Maoundé, mais a pratiquement disparu à Okoyéri où les potières interrogées ont, pour la plupart, abandonné leur activité.

Comme à Diennsagou, le montage s'effectue par pilonnage au percuteur de pierre sur nattes de fibres d'écorce de baobab posées sur des meules creuses, mais également directement sur la pierre de la meule (fig. 6 et 7).

Nous donnons ci-dessous les noms utilisés pour désigner les instruments en dialecte dyamsay.

Natte de fibre de baobab : *piré*

Percuteur de pierre : *tumon danga*
(pour faire la poterie)

Palette : *paru mô*

Les potières ont aujourd'hui tendance à abandonner la natte de fibres de baobab. A Oualo, les femmes remplacent souvent la natte traditionnelle par de la

toile de sac industrielle. A Tébi Maoundé, les deux potières du village n'utilisent plus ce type de support et l'ont remplacé par de la natte commune, comme celle qu'utilisent les potières peul.

Eventail morphologique et décoratif

L'éventail morphologique et décoratif est conforme à la tradition A. Les formes sont d'une extrême monotonie et se limitent à des sphères ou, plus rarement, à des demi-sphères. Les bords sont épaissis. Les plus nombreuses présentent une surface couverte des empreintes négatives de la natte utilisée lors du montage. D'autres poteries moins nombreuses, montées directement sur meule creuse, ont des surfaces lisses. Quelques exemplaires portent un ou deux petits mamelons placé(s) directement sous le bord. A Gamni, où la tradition est particulièrement bien conservée, les céramiques sont encore, pour la plupart, montées sur natte dogon, plus rarement sur

simple meule. Les poteries montées sur natte dogon portent souvent un ou deux petits mamelons. L'inventaire réuni à Tébi Maoundé (fig. 8) présente par contre de nets signes de transformations récentes. Il comporte, outre deux céramiques de tradition E, cinq poteries montées sur natte dogon dont deux ornées d'un petit mamelon et sept poteries montées sur natte commune (fig. 9 à 12).

3. Tradition B

Des familles de forgerons djèmè na se rencontrent dans plusieurs villages du Dianvéli, soit à Dianvéli Maoundé (deux familles Maiga), Dianvéli Kessel (une famille Sangawarmé), Gono (une famille Ongoiba, trois familles Maiga), Petaka (une famille Maiga) et Boumban (une famille Maiga), probablement Oualo (5474.2) et, anciennement, Dala.

Patronymes, dialectes et insertion sociale

Le patronyme dominant du Dianvéli est Maiga. Ce patronyme d'inspiration sonraï recouvre en fait le patronyme Sangawarmé, présent sous cette forme à Dianvéli Kessel. Ces forgerons, originaires de Sanga au Burkina Faso, marquent ainsi leur attachement au lieu par l'adoption du patronyme local ou de celui de la chefferie, mais ils n'abandonnent pas pour autant leur identité d'origine qui intervient dans les échanges matrimoniaux (Bruno Martinelli, com. pers.).

Dianvéli Maoundé

La concession 1 est occupée par trois frères Maiga, soit, le père Diougou Maiga et ses trois fils Abdulai, Samba et Mamadou Maiga (génération P0). La généalogie connue de la famille en ligne paternelle, se présente comme suit : P-1 : Diougou M., P-2 : Dimem, P-3 : Débè, P-4 : Ateinla, P-5 : Anajougou, P-6 : Amakeeton, P-7 : Kabelume, P-8 : Agoro. La famille habite donc Dianvéli Maoundé depuis au moins neuf générations. Selon les trois frères, la famille Maiga

vient de Sanga au Burkina Faso. La famille s'est établie à Dianvéli bien avant les Français et bien avant Sékou Hamadou. Les Maiga sculptent également des piliers de togu na. Dans sa jeunesse, Abdulai a fondu du cuivre. Il nous montre pour preuve une petite figure de scorpion coulée à cire perdue. Il a actuellement abandonné cet artisanat peu rentable (fig. 13).

Dala

Dala est un village peul, rimaïbé et diaouambé ne possédant pas actuellement de forgerons djèmè na. Il n'est pourtant pas impossible qu'une famille de forgeron ait pratiqué dans cette agglomération puis ait déménagé à Toula au sud (cf. 6.12.2000).

Boumban

Boumban est un village dogon parlant le dyamsay. Une famille de forgerons djèmè na y travaille avec deux potières. Le chef de village nous donne une généalogie jusqu'à G-3 pour l'installation des Djèmè na à Boumban. La mémoire lui fait défaut pour les périodes plus anciennes, soit : G-0 : Alai Maiga, G-1 : Agadou, G-2 : Amarou, G-3 : Amoro. L'installation des Djèmè na dans le village remonte donc au moins à trois générations (15.12.2000).

Gono

Gono est un village dogon avec quelques familles peul nobles. L'agglomération regroupe quatre concessions de forgerons djèmè na, mais aucune potière dogon. On notera un cas de rupture de patronyme dans l'arbre familial de 5478.1 : Sanga (père) devient Ongoiba (fils, mari de la sœur du père de la potière).

Le dialecte parlé dans tous les familles visitées est le dyamsay. Une potière de Boumban et quatre potières de Gono parlent également le Peul, langue véhiculaire de cette région à fort peuplement pastoral. Aucune femme ne parle par contre mossi, comme c'est souvent le cas plus au sud. Seule la mère d'une potière de Gono est signalée comme connaissant cette langue (5486.2).

Epouse/Mari :	▲ Maiga	▲ Sangawarmé	▲ Ongoiba	● Total
● Maiga	25		1 (5478,1)	26
● Toloba		2 (5381.1, 5384.1)		2
● Ongoiba		1 (5382.1)		1
● Lourodermé		1 (5383.1)		1
● Bailo	1 (5385.1)			1
▲ Total	26	5	1	32

Tableau 8. Patronymes des potières djèmè na du Dianvéli.

Techniques de montage et de cuisson

La technique de montage est conforme à ce que nous connaissons de la tradition B. Les poteries sont montées par pilonnage sur forme concave. La partie supérieure des récipients peut être complétée par des colombins.

Les outils les plus caractéristiques restent, comme dans le Séno méridional, le moule massif d'argile (*tibilaga*) et le percuteur cylindrique d'argile. Les quelques percuteurs de pierre (*tumo*) utilisés par les potières djèmè na sont des emprunts à la tradition A présente dans la région (fig. 14). Les poteries sont également montées dans des dépressions creusées dans le sol et soigneusement maçonnées.

La tradition B du Dianvéli présente néanmoins des particularités dues à l'influence de la tradition dogon A et peut-être également de la tradition peul.

- A Dianvéli Maoundé, l'argile est dégraissée au crotin d'âne. Le montage s'effectue au percuteur d'argile sur dépression maçonnée. Le moule massif est en cours d'abandon. Pour les grands récipients la dépression peut être couverte d'une natte « commune ». Certaines potières utilisent également des nattes de fibres de baobab achetées chez les Dogon, de tissage serré.

- A Petaka, les potières n'utilisent pas le moule d'argile cuite, mais seulement le trou maçonné qui peut être recouvert d'une natte commune, notamment pour les récipients les plus grands.

- A Okoyéri, le quartier d'Anakaga abrite une famille de forgerons djèmè na ne comprenant qu'une seule potière (5417.1). Cette dernière a adopté la technologie et les outils de la tradition A. Elle monte sur natte de baobab et meule au percuteur de pierre, mais elle n'orne jamais ses poteries de mamelons. Elle peut néanmoins monter directement sur meule de pierre pour obtenir des poteries lisses. Ces dernières peuvent alors être ornées de cordons allongés typiques de la tradition B.

Eventail morphologique et décoratif

L'éventail morphologique et décoratif (fig. 15 et 16) est le même que dans la partie méridionale de la plaine du Séno. Les poteries sont simples, régulièrement sphériques à ouverture généralement étroite. Elles ne sont pratiquement pas décorées. Seuls quel-

ques petits mamelons allongés, ornés ou non d'empreintes digitales constituent une décoration très pauvre.

On notera pourtant quelques particularités propres à la région, dues notamment à l'utilisation de nattes lors du montage de la céramique.

L'utilisation de la natte commune laisse sur la surface des poteries des impressions en chevrons auxquelles s'ajoutent des impressions linéaires plus ou moins verticales correspondant aux jonctions des bandes.

L'utilisation de la natte dogon donne des poteries qui seraient identiques aux poteries de la tradition A si elles ne portaient pas des mamelons allongés horizontaux caractéristiques de la tradition B.

On notera également l'utilisation de la peinture sur de très rares poteries : chevrons peints en blanc ou poteries entièrement peintes en rouge.

Nous avons identifié les combinaisons suivantes :

Dianvéli Maoundé :

- impression de natte commune et cordon impressionné,
- impression de natte commune, cordons verticaux, décor géométrique à la peinture blanche,
- impression de natte dogon et petit mamelon allongé,
- surface lisse peinte en rouge,
- surface lisse et cordon horizontal impressionné,

Dianvéli Kessel :

- impression de natte dogon,
- surface lisse peinte en rouge.

Boumban :

- impression de natte commune,
- surface lisse,
- surface lisse et mamelon.

Gono :

- surface lisse,
- surface lisse et mamelon.

Petaka :

- impression de natte commune et mamelons allongés impressionnés verticaux,
- impression de natte commune et mamelons allongés impressionnés horizontaux,
- impression de natte commune et mamelons allongés verticaux et horizontaux associés à des points à la peinture blanche (organisation du décor faisant penser à une jarre de mariage peul).

Ces diverses caractéristiques donnent l'impression d'une production située en limite géographique de l'aire d'extension de la tradition B et portant l'empreinte des traditions voisines dogon A (utilisation de la natte de baobab) et peut-être peul (impression de natte, peinture). Il est par contre possible d'éliminer toute influence de la poterie sonraï du Hombori qui diffère radicalement de cette production. Les poteries lisses de tradition B se distinguent également parfaitement des poteries lisses de la tradition E montées sur fond retourné.

dant parfois difficile l'identification de l'origine des poteries.

Cette situation a des retombées « archéologiques » d'autant plus importantes que des poteries de tradition A et B peuvent coexister dans les mêmes concessions. Dans la concession 1 de Gono, les poteries se partagent par exemple entre une production propre de la potière, de style djèmè na (poteries lisses montées sur moule d'argile cuite), et des poteries dogon montées sur natte dogon ou sur toile de sac provenant de Oualo.

Problèmes d'identification des céramiques du Dianvéli

Comme on peut le voir, les deux traditions de la région présentent certains traits d'acculturation ren-

Particularités stylistiques des traditions	Trad. A	Trad. B
Empreintes de toile de sac (acculturation récente tradition A)	+	
Petites mamelons ronds (tradition A)	++	
Empreintes de natte dogon (tradition A)	++	+
Formes simples obtenues par pilonnage (traditions A et B)	++	++
Empreintes internes de perceurs (traditions A et B)	++	++
Empreintes de natte commune (tradition peul)	++	++
Surfaces lisses (traditions A et B)	+	++
Petits mamelons allongés, impressionnés ou non (tradition B)		++
Surfaces peintes (tradition peul)		+
Motifs géométriques peints (tradition peul)		+

Tableau 9. Particularités stylistiques des poteries de traditions A et B du Dianvéli.

En effet :

1. Les deux traditions A et B, qui ont en commun la pratique du pilonnage, présentent toutes deux une influence des traditions céramiques peul, perceptible à travers l'utilisation de la natte commune qui peut être placée sur une meule creuse dans le cas de la tradition A (Tébi Maoundé), ou sur un moule d'argile cuite ou une dépression maçonnée dans celui de la tradition B (Dianvéli Maoundé). On notera que les poteries montées de cette façon sont souvent frottées sur le sable afin de faire disparaître les empreintes dans le cas de la tradition B, alors qu'elle sont maintenue comme décor dans la tradition A, une façon de retrouver l'esthétique propre à chacune de ces traditions. Cette pratique n'est pourtant pas systématique.

2. Les potières djèmè na peuvent utiliser la natte dogon de la tradition A.

3. La tradition B présente une certaine influence des techniques décoratives peul au niveau de décors peints et de décors complexes combinant petits mamelons et décor peint.

Le tableau 9 présente une ébauche de clé de détermination qui pourrait être affinée sur la base d'un corpus plus important en tenant compte des associations de décors. On notera que l'influence proprement décorative peul ne s'exerce que sur les poteries de tradition B et épargne les poteries de tradition A.

LE GOURMA-DES-MONTS

Le Gourma-des-Monts présente une situation doublement exceptionnelle étudiée dans les années 70 à l'occasion des missions de l'INED (Paris) dans cette région (Gallay, Sauvain Dugerdil 1981). Une même tradition est en effet partagée par deux groupes humains totalement étrangers l'un à l'autre et la poterie peut être fabriquée aussi bien par les hommes que par les femmes.

La mission 2000 a permis de confirmer certaines intuitions que nous avons acquises lors de notre mission de 1976 et de compléter le tableau de la tradition E.

1. Structure du peuplement

Le peuplement dogon est lié aux divers massifs montagneux alors que la plaine est occupée par des Peul et des Rimaïbé. Les dialectes dogon y sont très différents de la région de la Falaise et présentent des particularités propres à chaque massif dont les peuplements sont fortement endogames (Cazes 1993).

2. Tradition E

L'unique tradition présente dans cette région est la tradition E, dont les poteries sont montées sur fond retourné. Nous avons pu vérifier à l'occasion de la mission 2000 que cette tradition est bien partagée entre Dogon et Rimaïbé. Dans les deux groupes, n'importe quel homme ou femme peut pratiquer cet artisanat encore parfaitement vivant dans les villages visités, notamment à Tabi (Dogon), Guittiram (Rimaïbé) et Youna (Dogon et Rimaïbé, fig.17 et 18).

Patronymes, dialectes et insertion sociale

Chez les Dogon du Gourma-des-Monts, tout homme ou femme peut pratiquer la tradition E. Chaque montagne forme un isolat social et génétique bien étudié par les missions de l'INED et possède donc son propre ensemble de patronymes. Les potiers de Nemguéné au Sarnyé appartenaient à la famille Tengo, mais il est probable que les membres des autres familles (Suraba, Ségiwa, Yariba, Nioroba, Yarba, et Nazi) pouvaient également fabriquer de la céramique.

Epouse/Mari :	▲ Zoriba	▲ Yariba	▲ Youcanaba	▲ Gonibagui	▲ Ouologem	● Total
--	1 (5418.1)					(1 ▲)
● Zoriba	1 (5422.1)	1 (5424.1)	1 (5420.1)		1 (5423.1)	4
● Walaouri	1 (5419.1)					1
● Ségouba				1 (5421.1)		1
● Wargourida		1 (5425.1)				1
● Boura		1 (5426.1)				1
▲ Total	3	3	1	1	1	9

Tableau 10. Patronymes des potiers (5418.1) et potières dogon de Tabi (échantillon).

A Tabi, les deux familles dominantes sont les Yariba et les Zoriba. L'enquête effectuée dans ce village a porté sur un potier et huit potières. Dans le quartier dogon de Youna, qui a encore conservé sa position traditionnelle dans les éboulis, les deux potiers enquêtés sont des Guindo. D'une manière générale, les hommes ont tendance à abandonner aujourd'hui le travail de la céramique, une situation qui explique la plus grande fréquence des potières dans nos inventaires.

Les Dogon du Gourma-des-Monts parlent le toro tegu, une langue très différente des parlers de la Falaise présentant de fortes variations dialectales entre montagnes.

Contrairement à ce qui se passe dans les autres traditions où la mère enseigne généralement à ses filles, la transmission des savoir-faire suit ici les voies les plus diverses. Nous avons en effet identifié les liens d'apprentissage suivants :

Potières

Mère → fille

Frère → sœur

Tante maternelle → nièce

Grand père paternel → fille

Coépouse de la mère → belle-fille

Fille de la sœur de la mère → cousine

Potiers

Mère → fils

Père → fils

La tradition E est également une tradition rimaïbé comprenant des potiers et des potières parlant peul, avec un net recul de la participation des hommes à cet artisanat. L'enquête menée dans le quartier de plaine de Youna révèle, comme on pouvait s'y attendre, la prédominance du patronyme Tamboura avec sept potières Tamboura (Tamboura), une potière Tamboura non mariée et une potière Boureima (Tamboura). Les potiers semblent plus nombreux à Guittiram, un village rimaïbé situé au nord du massif du même nom, dans lequel nous n'avons enquêté que très brièvement (le village est mal situé sur la carte de l'I.G.N.).

L'apprentissage suit également les voies les plus diverses. Nous avons identifié les liens suivants, l'exclusivité des potières étant due au caractère restreint de l'échantillon dans une situation historique où les hommes ont tendance à abandonner cette activité.

Potières

Mère → fille

Sœur → sœur

Tante paternelle → nièce

Tante maternelle → nièce

Coépouse → belle-fille

Amie → amie

A Youna, on notera également le cas d'une potière rimaïbé ayant appris la céramique d'un ami potier dogon, une bonne illustration de la perméabilité des deux communautés dans le domaine des traditions céramiques alors que les deux populations n'entretiennent aucuns liens matrimoniaux, vivent dans des villages ou des quartiers séparés et parlent des langues différentes.

Techniques de montage et de cuisson

La technique de montage a été décrite à l'occasion de la mission Sarnyé (fig. 19 à 22). Nous n'y reviendrons donc pas ici. La partie inférieure de la poterie est montée sur fond retourné alors que la partie supérieure est montée au colombin et régularisée par battage à la palette, un percuteur servant d'enclume interne.

Les deux instruments caractéristiques de la tradition sont donc le percuteur de pierre ou d'argile (*tou ku nè* en dogon de Youna, *bindé* en peul) et la palette (*pata* en dogon de Youna, *patawal* en peul).

On notera que la technique de montage sur fond retourné est parfaitement identifiable à partir des traces laissées sur les poteries, ce qui permet de les distinguer des poteries non décorées de tradition B.

Ces critères sont les suivants :

- les poteries montées en deux parties ont souvent un profil irrégulier, la partie supérieure de la poterie, montée au colombin, étant souvent mal raccordée au fond ;
- la jonction des deux parties est souvent visible à l'intérieur de la poterie (dépression linéaire horizontale) ;
- le fond présente un arrondi très régulier ;
- La surface externe de la moitié inférieure peut porter des traces de lissage ;
- la surface externe de la moitié supérieure de la poterie porte parfois des aplatissements dus au martèlement de la palette ;
- les traces internes du percuteur (utilisé comme enclume) sont limitées à la moitié supérieure de la poterie.

Ces questions de reconnaissance des traditions à partir des traces visibles à l'œil nu (qui seules permettent de poser des diagnostics sur des séries archéologiques numériquement importantes) ont déjà fait l'objet de quelques travaux (Mayor 1991-92, Huysecom 1994, Gelbert 2001a), mais devront, à l'avenir, faire l'objet de recherches systématiques.

Eventail morphologique et décoratif

La céramique est de forme simple et peu décorée (fig. 23 et 24). Nous retrouvons ici l'esthétique décrite à propos de la céramique du Sarnyéré. Une seule bande décorée à la cordelette roulée, simple, double ou triple peut orner la partie supérieure de la panse. Les gros mamelons circulaires ou allongés verticaux sont fréquents. La symétrie est le plus souvent binaire (quatre mamelons opposés deux à deux, doubles mamelons allongés verticaux opposés deux à deux ou alternant avec deux mamelons ronds opposés, etc.), plus rarement ternaire. Une grande jarre à eau dogon de Youna portent exceptionnellement un décor à la cordelette roulée couvrant toute la panse, dont les bandes alternent avec des lignes de points imprimés. Quelques poteries portent des figures géométriques isolées incisées au couteau.

Deux potières dogon de Tabi (5419.1 et 5421.1) ont appris la céramique auprès de forgerons sonraï du Hombori. Suite à la révolte de 1920, les villageois avaient en effet été déportés à Koykoyra par les autorités coloniales françaises et y ont séjourné jusqu'en 1947, date de leur retour à Tabi. Les deux potières, qui, jeunes filles, ont subi cette déportation avec leur famille, pratiquent depuis leur retour, et encore aujourd'hui, la tradition sonraï. Leurs poteries sont identiques aux poteries du Hombori (cf. infra). On se référera à Caze (1993, 28-30) pour une discussion concernant les conditions historiques de cette révolte qui présente deux versions, celle du colonel Mangot, qui mena l'attaque, et celle des Dogon. Suite à leur rédition, les habitants de Tabi furent exilés pour une période de 10 ans qui se prolongea finalement pendant 27 ans. Les habitants des deux villages « complices » de Téga et Toupéré (au pied du massif de Tabi) furent également déportés respectivement à Tandara et Kurmi également au Hombori (Gallais et Marie signalent aussi le village homonyme de Toupéré près de Koykoyra sans mentionner l'origine précise des Dogon de ce village). Suite à un procès engagé contre le commandant du Hombori, les Dogon purent enfin réintégrer leurs villages, mais cette fois

au pied des éboulis.

3. Présence de la tradition peul ?

On notera également dans la région la présence discrète de ce qui pourrait être, sous réserve, une tradition peul.

A Ela Boni, A. Fané (Maiga), l'épouse du forgeron djèmè na du village, est une Peul Lawbé née à Douentza. Elle a appris la céramique dans cette ville avec la sœur de son père, K. Fané (Gadiaka), qui avait elle-même appris son art de sa propre belle-sœur, K. Fané, mère de la potière enquêtée (5434.1).

Cette dernière ne travaille pas comme les femmes dogon, mais monte les céramiques par pilonnage sur natte commune posée sur un trou creusé dans la terre et utilise le percuteur de pierre et la palette. Elle n'utilise pas la natte dogon. Elle produit une céramique typiquement peul distincte de la tradition E, dont des jarres de mariage ornées de petits mamelons et décorées de points blancs et peut utiliser de la peinture rouge. Depuis son mariage, c'est-à-dire sa venue à Ela Boni, A. Fané (Maiga) n'a fait de la céramique qu'une seule fois dans le village du haut. Elle a, depuis l'installation du village en plaine, cessé toute activité artisanale alors que son mari continue le travail de la forge.

A Lougui, village sonraï, situé sur le plateau de Gandamia, à une heure de marche au dessus de Nokara, D. Maiga (Maiga), unique potière du village (5435.1), est l'épouse de l'Imam du village (fig 25 et 26).

Elle pratique le montage peul sur natte commune et le montage sur fond retourné de la tradition E, une technique qui existe également dans la tradition peul. Ses instruments sont le percuteur de pierre (*ton diissé*) et la palette (*palé palé*) à extrémité élargie ovoïde que l'on rencontre aussi bien dans la tradition peul que dans la tradition E (fig. 27). Sa céramique, que l'on retrouve dans la plupart des concessions du village (sondage effectué), comprend des céramiques sphériques lisses montées sur fond retourné portant ou non de petits mamelon arrondis isolés ou groupés par deux ou par trois sous le bord ainsi que des céramiques portant des empreintes de natte commune ornées ou non de mamelons. Le diagnostic technique des céramiques du village ne pose pas de problème car les stigmates caractéristiques des deux types de

montage sont parfaitement identifiables (fig. 27).

Le diagnostic stylistique et esthétique de cette céramique reste par contre ambigu. Les récipients montés sur natte commune, qui sont absents de la tradition E, sont identiques à certaines poteries de la tradition peul du Gimballa ou des traditions A et B de la région. Les poteries montées sur fond retourné sont identiques aux récipients de la tradition E. Il serait intéressant de comparer ce matériel aux poteries anciennement découvertes dans les grottes de Nokara (fig. 28)

Fait par contre certain, aucune céramique n'évoque ici la production sonraï du Hombori.

La potière, qui est née à Bounti sur le versant septentrional du massif de Gandamia et parle le peul et le sonraï, a appris son métier avant son mariage auprès d'une amie potière rimaïbé parlant peul, A. Arisi (Samiti). Elle a effectué cet apprentissage avec sa sœur, qui, elle, ne pratique que la technique du pilonnage sur forme concave. La technique du fond retourné aurait donc été acquise secondairement par D. Maiga (Maiga). Selon cette dernière, les Rimaïbé pratiqueraient pourtant les deux techniques (ce qui n'est pourtant pas confirmé dans les villages de la région de Boni).

Sur la base de ces informations, nous proposons de voir dans la céramique de Longui une céramique peul proche des traditions peul du Gimballa qui pourraient s'étendre aux villages peul du versant septentrional du massif de Gandamia. L'inventaire de Lougui porte de plus la marque de l'influence de la tradition E locale dans l'introduction secondaire du façonnage sur fond retourné et l'ornementation faisant appel à des groupement de mamelons circulaires.

Les habitants sonraï de Lougui, éloignés de leurs villages d'origine et sans famille de forgerons, aurait fait appel à une potière du pays pour leur approvisionnement en céramique, un exemple de plus confirmant l'indépendance relative des populations agricoles et des familles d'artisans, notamment dans les zones marginales des peuplements.

Il conviendra à l'avenir de vérifier ce diagnostic en confirmant la présence de la tradition peul de montage sur natte commune dans les villages du versant septentrional du massif de Gandamia qui pourraient être à l'origine de la diffusion de la technique du pilonnage du natte commune, une technique qui influence également les traditions A et B de la région du Dianvéli et de Douentza.

LE HOMBORI

Le Hombori présente l'étape ultime de déculturation du peuplement dogon. Les habitants des villages anciennement considérés comme dogon se disent aujourd'hui sonraï (Kelmi). Nous n'avons identifié aucune céramique de tradition dogon dans la région, bien qu'on nous ait signalé à Belia la présence d'une potière dogon de patronyme Guindo.

Tout le Hombori est approvisionné en céramiques par des potières, femmes de forgerons sonraï. Les montages observés à Toundourou et Dakakouka révèlent une production originale distincte de la production sonraï du nord du Delta intérieur du Niger.

1. Structure du peuplement

Nous trouvons chez Gallais et Marie (1975) un excellent bilan du peuplement du Hombori haut-lieu d'enjeux stratégiques qui ont vu s'opposer Sonraï, Tamachek et Dogon. Ces auteurs répartissent les villages dogon de la région en trois ensembles :

- les villages d'éboulis perchés, Ouari, Barkoussi, au pied septentrional du massif de Barkoussi et Kelmi au sud du massif de Hombori Tondo;
- un village d'éboulis de piémont, Tandara au nord du massif de Hombori Toundo, aujourd'hui totalement abandonné;
- les villages construits sur des affleurement de quartzite, Kourmi, Koykoyra, et Toupéré.

Il faut isoler de cet ensemble Kourmi, Koykoyra, Tandara et Toupéré, villages ayant accueilli les Dogon déportés à la suite de la révolte de Tabi (dont les habitants originaires de la région de Boni sont retournés dans leurs villages natals) des trois villages «autochtones» de Ouari, Barkoussi et Kelmi (fig. 29) pour lesquels nous n'avons actuellement aucune information d'ordre historique.

Les habitants de ces derniers renient pourtant aujourd'hui leur origine dogon et se disent sonraï. A Kelmi, le jeune chef de village, qui nous a réservé un accueil très réservé (du fait du tourisme, très actif dans la région ? Des alpinistes campent souvent à proximité du village avant d'escalader la falaise

dominant l'agglomération), nous assure que le village est peuplé de Sonraï et nous confirme ainsi la déculturation de la région : on n'avoue pas son origine ; être dogon est mal vu. Les renseignements qu'il nous donnera sur la céramique de la région se révéleront totalement fantaisistes.

Le peuplement sonraï a par contre mieux résisté aux aléas historiques, malgré un processus net de délocalisation des villages, processus qui se déroule généralement en quatre phases :

- Phase 1. Création d'un ou de plusieurs villages de culture occupés saisonnièrement en parallèle avec le village de hauteur.
- Phase 2. Les premières familles s'établissent définitivement en plaine dans des maisons en dur. La vie villageoise acquiert une certaine bipolarité.
- Phase 3. Le village de hauteur se vide progressivement de ses habitants au profit de la plaine.
- Phase 4. Le village de hauteur est définitivement abandonné.

2. Tradition sonraï

La céramique présente dans tous les villages de la région, quelle que soit leur ascendance, est une céramique fabriquée par les femmes des forgerons des sonraï. Des familles de forgerons sont en effet présentes dans de nombreux villages sonraï, ainsi à Toundourou, Kissim, Dakakouka, Dara (Daraéal), Kobou (où vivent également des Rimaibé) et Dossou.

Patronymes, dialectes et insertion sociale

D'une manière générale, les potières du Hombori ont tendance à se dire de patronyme Samasseku, terme masquant leurs véritables identités. Nous avons néanmoins pu identifier les patronymes réels suivants : Niaka, Mabo et Dougoussari. Les potières parlent sonraï et peul.

A Dakakouka, la vieille potière (5467.1), après un accueil chaleureux, refuse subitement de travailler devant un homme et rentre précipitamment les mottes d'argile qu'elle s'apprêtait à façonner. Sa fille accepte,

elle, que nous la regardions travailler après avoir demandé la permission à son mari, mais refuse par contre de répondre aux questions de notre fiche d'enquête, alors que sa mère accepte.

Certaines incohérences de la fiche 5467 nous montrent néanmoins que la potière a tenté de nous dissimuler sa véritable identité en se cachant derrière le vocable passe-partout de Samasseku. Les informations recueillies permettent néanmoins de reconstituer sa généalogie sur trois générations :

P-0 : F. Saga (montage observé) a appris de sa mère B. Samasseku (Samasseku).

P-1 : B. Samassekou (en fait B. Dougoussari) épouse de S. Samasseku (en fait S. Saga) a appris la céramique de sa mère Dougoussari, épouse d'un Dougoussari.

Nous obtenons donc les trois générations de potières suivantes : 5467.2, A. Dougoussari (Dougoussari), sa fille 5467.1, B. Dougoussari (Saga), sa fille F. Saga (...).

A Toudourou, le village à moitié abandonné abrite encore trois familles de forgerons-potières sonraï. Malheureusement les femmes de deux d'entre elles sont, au moment de l'enquête, absentes car elles travaillent dans des villages de cultures. Il n'y a d'autre part dans le village aucune potière venant de Kelmi comme le chef de ce village, décidément bien mauvais informateur, nous l'avait fait croire.

Nous vérifions une nouvelle fois chez A. Samasseku (Samasseku) (5455.1) une certaine volonté de dissimuler son vrai nom sous le terme Samasseku.

La généalogie recueillie nous permet en effet d'affirmer qu'elle se nomme en fait A. Niaka (le véritable nom de son mari restant inconnu) puisque sa grand mère, qui lui a appris la céramique, s'appelle P. Mabo (Niaka) et que son père est par conséquent un Niaka.

Techniques de montage et de cuisson

La céramique sonraï est montée par pilonnage sur dépression maçonnée ou sur un moule d'argile crue d'une forme particulière, propre au Hombori, présentant une protubérance basale (*tibigo*). Une natte commune peut également être posée sur la dépression servant à monter les poteries les plus grandes, mais ce dispositif n'est que très rarement utilisé (inventaires observés dépourvus de poteries portant des impres-

sions de natte).

A Dakakouka, la potière la plus âgée monte sa céramique sur deux types de moules dont l'un est comparable au moule djèmè na et l'autre est un moule sonraï à protubérance basale, ainsi que dans une dépression creusée dans le sol et maçonnée. La potière n'utilise le montage sur natte que lorsqu'elle est pressée.

A Toudourou, les montages par pilonnage sont effectués sur moule d'argile à protubérance enterré. Le fait le plus original concerne la présence d'un décor de la panse à la cordelette roulée, exceptionnellement associé à la technique du pilonnage. La réalisation de ce type décor nécessite l'adjonction secondaire d'une couche d'argile très molle car la pâte utilisée pour le pilonnage est trop sèche pour se prêter à des décors imprimés-roulés.

On notera également sur les poteries neuves la présence assez systématique d'une surface externe oxydée rouge orangée et d'une surface interne noire réduite impliquant une technique de cuisson probablement particulière que nous n'avons pas eu l'opportunité d'observer.

La technique de montage est présentée d'après les observations faites auprès de F. Saga de Toudourou pour des poteries à fond lisse, lors des montages 270 à 272 et auprès de S. Niaka (Samasseku) (5455.1), pour des poteries à fond décoré à la cordelette roulée, lors des montages 273 à 277.

La séquence peut être divisée en trois phases. Le façonnage de la préforme et l'amorçage du pilonnage (phase 1), ainsi que le pilonnage proprement dit (phase 2), se déroulent sur un moule d'argile sèche calé dans une dépression creusée dans le sol. La confection du bord ainsi que la décoration de la poterie (phase 3) sont exécutés sur une tournette faite d'un fond de poterie reposant sur le sol plat (270 à 272) ou dans une dépression (273 à 277).

Phase 1 : façonnage de la préforme et amorçage du pilonnage

Une certaine masse d'argile est façonnée en boule sur le moule (ou dans la dépression maçonnée). La potière lance la boule à plusieurs reprises sur le moule pour lui donner la forme d'un cylindre, puis projette le cylindre orienté verticalement sur la meule pour lui donner la forme d'un disque cylindrique épais (séquence A). Le disque est placé obliquement sur la meule et la potière amorce la dépression de la préforme en martelant au percuteur de pierre la surface

du disque et en lui faisant subir une rotation. Sous l'effet du martelage, le disque se transforme progressivement en sphère creuse (séquence B).

Phase 2 : façonnage de la panse

La potière poursuit immédiatement les opérations de pilonnage au percuteur de pierre sur le même support.

Lors du pilonnage, la poterie est animée d'un lent mouvement de rotation alors que l'orifice de la poterie, d'abord orienté latéralement, se positionne progressivement à l'horizontale. Les percussions portent donc d'abord sur la partie supérieure de la face interne de la panse puis descendent en spirale pour s'appliquer en fin de course au fond de la céramique (séquence C).

Deux séquences de ce type suffisent généralement pour obtenir la forme parfaitement sphérique définitive (270, 271). L'opération peut néanmoins comporter jusqu'à cinq séquences, séparées par une courte période de séchage qui intervient après les deux (277) ou trois premières séquences (274, 275, 276).

Ce façonnage élémentaire peut se combiner avec des opérations de rectification du haut de la panse et du bord qui peuvent intervenir à des moments quelconques des séquences (contrairement à la situation observé dans la tradition A). Ces opérations se déroulent alors que la poterie reste posée sur le moule, ouverture orientée vers le haut (séquence D).

Ces opérations D de rectification sont de trois types :

opération 1 : découpe du bord au couteau,
opération 2 : martèlement externe de la partie supérieure de la panse à la palette, le percuteur de pierre faisant office d'enclume interne,
opération 3 : martèlement externe de la partie supérieure de la panse à la palette, la main gauche assurant une contrepression interne.

Ces opérations sont mises en oeuvre selon sept modalités :

opération 1 seule,
opération 2 seule,
opération 3 seule,
opérations 2, puis 1,
opération 3, puis 1,
opérations 2, puis 1, puis 2,
opérations 3, puis 2, puis 1

La tranche du bord n'est jamais régularisée par martèlement comme dans la tradition A.

De temps à autre, la potière rectifie la sphéricité de la poterie en la faisant pivoter d'un mouvement saccadé sur le moule (code EQUI : équilibrage de la poterie par rotation sur le moule).

Phase 3 : façonnage du bord et décor

La dernière phase du montage est consacrée à la confection du bord (séquence E) et au décor de la céramique (séquences F ou F1 + F2). La potière travaille sur une tournette faite d'un fond de grande céramique.

Nous distinguerons ici le cas des poteries au décor limité à la moitié supérieure de la panse (270, 271, 272), des poteries entièrement décorées (274, 275 notamment, pour ne tenir compte que des séquences complètes).

Poteries au décor limité à la partie supérieure de la panse

La poterie est disposée ouverture tournée vers le haut. Le col est confectionné à l'aide d'un colombin rainuré placé à cheval sur le bord et mis en forme par lissage au cuir et raclage à l'aide de la tranche d'un fragment de calebasse. Le lissage au cuir permet, dans certains cas, d'obtenir un bord présentant un léger cordon en relief, très caractéristique de la poterie sonraï du Hombori (272).

Le décor intervient dans une seconde phase, qu'il s'agisse d'une ligne de petites incisions faites avec la tranche de la calebasse, soit sur le haut de la panse (270, 271), soit sur le petit cordon soulignant le bord (272), ou d'impressions à la cordelette roulée ornant la moitié supérieure de la panse (272). La poterie reste posée, ouverture en haut, sur la tournette.

Poteries entièrement décorées

La poterie sonraï du Hombori présente la particularité exceptionnelle d'une poterie montée par pilonnage sur forme concave associée à un décor à la cordelette roulée ornant la totalité de la panse, y compris le fond. Il y a en effet incompatibilité entre l'argile relativement sèche utilisée pour le pilonnage et une argile molle permettant seule la réalisation d'impressions roulées. Jusqu'à ce jour, nous n'avions rencontré de tels décors imprimés-roulés que dans le cas de la technique par creusage de la motte (tradition bobo, tradition dogon B) ou de la technique sur fond retourné (tradition bambara du Bani, tradition dogon G).

L'opération comprend les phases suivantes :

Séquence F1

1. La surface de la moitié inférieure et du fond de la poterie retournée sur la tournette est enduite d'argile molle en frottant une boulette d'argile et en régularisant la surface avec la main.
2. On place sur le sommet une petite masse d'argile irrégulière qui subsistera sur la poterie terminée, mis à part la limite extérieure sur laquelle le décor le décor à la cordelette empiétera. Cette légère protubérance, qui subsistera sur la poterie terminée, peut être considérée comme l'une des marques stylistiques de la poterie du Hombori.
3. Décor à la cordelette roulée sur la moitié inférieure du récipient.

Séquence E

4. Retournement de la poterie sur la tournette et confection du bord. Le col est confectionné à l'aide d'un colombin rainuré placé à cheval sur le bord et mis en forme par lissage au cuir et à la feuille et raclage à l'aide la tranche d'un fragment de calebasse.

Séquence F2

5. La poterie est tenue dans les mains. Décor à la cordelette roulée sur la moitié supérieure de la panse.
6. La poterie est tenue dans les mains. Impression d'une ligne de points à l'aide d'une petite tige végétale à la partie supérieure de la panse, en limite supérieure de la zone décorée à la cordelette roulée.
7. La poterie est tenue dans les mains. Encochage du petit cordon soulignant le bord avec la tranche d'un fragment de calebasse.

Les séquences observées se présentent dès lors comme suit (séquences C associées à une ou, plus rarement, deux séquence(s) D indiquées par un astérisque) :

séquence 270 : (A, B) → (C, C*) → (E,F)

séquence 271 : (A,B) → (C, C*) → (E, F)

séquence 272 : (non observé) ' (E, F2)

séquence 274 : (A, B) → (C, C*, C*, séchage, C, C*) → (séchage, F1, E, F2)

séquence 275 : (A, B) → (C, C*, C*, séchage, C*, C*) → (séchage, F1, E et lissage de la panse, F2)

séquence 276 : (A, B) → (C, C*, C, séchage, C*, C) → (non observé)

séquence 277 : (A, B) → (C, C*, séchage, C, C*, C*) → (non observé)

Eventail morphologique et décoratif

La céramique sonrai du Hombori se distingue clairement des autres traditions étudiées jusqu'alors (fig. 30 à 32). Nous pouvons mentionner les particularités suivantes.

Les céramiques les moins altérées présentent souvent une surface externe rouge oxydée et une surface interne réduite.

Les formes sphériques présentent souvent des bords éversés.

Une forme de bord très caractéristique est associée à un mince cordon horizontal externe obtenu par lissage au moment du façonnage et donnant à la tranche du bord une morphologie rainurée. Ce cordon porte généralement une série de petites encoches obtenues avec la tranche d'un fragment de calebasse.

Les panses des céramiques sont décorées à la cordelette roulée sur engobe épais. Le décor à la cordelette peut néanmoins être limité à la moitié supérieure du récipient. Lorsque la panse est entièrement décorée, la surface ne présente jamais de registres horizontaux superposés et juxtaposés comme dans la tradition E.

Le haut de la panse est souvent souligné par une ligne d'impressions de points.

On note la présence de mamelons à surface aplatie, ainsi que diverses combinaisons de petits mamelons allongés ou arrondis.

La peinture reste exceptionnelle : col souligné de blanc, bande rouge sur la partie supérieure de la panse.

Le tableau 11 permet de se faire une idée de l'association de ces caractéristiques.

	Associations des caractères (verticalement)										
Bord éversé	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	
Cordelette roulée : moitié supérieure de la panse					+	+	+				
Bord avec cordon encoché							+	+	+	+	
Cordelette roulée : toute la panse		+							+		+
Ligne de points			+	+		+	+	+			+
Mamelons aplatis				+							+
Autres mamelons									+		

Tableau 11. Caractéristiques des céramiques sonraï du Hombori.

DYNAMIQUE HISTORIQUE

L'objectif des missions actuelles se limite à l'étude de la structure et des mécanismes de mise en place des traditions sur un plan strictement synchronique. Nous avons néanmoins abordé quelques problèmes d'ordre diachronique dont nous rendrons compte ici brièvement. Il s'agit de la question de l'évolution récente de la tradition A (fig. 33 et 34) et des modalités d'apparition de la tradition E.

1. Conditions d'apparition de la tradition E

Contexte historique

Le Gourma-des-Monts représente la partie la plus septentrionale de l'aire d'extension dogon. Zone de frontière, elle se situe en limite méridionale du monde touareg qui occupe tout le nord de la boucle du Niger.

Le 19^{ème} siècle voit les Touareg au faîte de leur puissance. Ces derniers, qui possèdent une importante classe servile (les Iklan), constituent pendant le 19^{ème} siècle une menace constante pour les sédentaires du Gourma-des-Monts, qu'ils soient dogon ou sonraï, ou même pour les Peul.

Ce sont pourtant les Peul qui, à cette époque, ont armé et défendu le bastion sédentaire des villages du Gourma-des-Monts, du plateau de Gandamia à l'ouest au Hombori à l'est.

Deux chefferies guerrières étaient installées à Dala et à Boni. Traqués par les Touareg les menaçant de leurs razzias imprévisibles, les Peul ont eux-même exercé une forte pression sur les sédentaires les contraignant à accepter la servilité et à devenir leurs Rimaïbé, ou à se replier dans les zones montagneuses.

C'est dans ce climat d'insécurité que les chefferies peul de la zone acceptent la tutelle d'Hamdallahi et commencent à se sédentariser selon les principes instaurés par la Dina.

Les Dogon, réfugiés sur les monts tentent de con-

server leur liberté en opposant une forte résistance guerrière. Les Dogon de Tabi resteront ainsi longtemps insoumis, malgré les sécheresses cycliques qui tarissent les sources de la montagne. En 1845, le village se soumet enfin à Sékou Hamadou qui l'assiège depuis deux ans, car la faiblesse des pluies a anéanti, une fois encore, les cultures établies sur le plateau (Gallais et Marie 1975, 135, Caze 1993, 28).

Les autres anciennes populations sédentaires résistent également au nouvel ordre imposé de l'extérieur. Une partie des Sonraï refuse ainsi l'Islam et quitte Hombori pour l'Aribinda et le Liptako. L'Hombori-Koy se réfugie d'abord à Dori en 1828.

Le Gourma-des-Monts se présente donc à l'époque comme une zone à forte dominance peul sous la menace constante des Touareg. La tutelle d'Hamdallahi paraît s'y être exercée de façon assez nette, car le long couloir naturel tracé par le relief était situé sur les parcours de transhumance des troupeaux venant du Delta. Malgré cette situation, les villages dogon ont su gardé leur autonomie et la spécificité qu'on leur connaît aujourd'hui (Cazes 1993).

L'apparition de la tradition E au Sarnyéré

Depuis 1976, nous sommes bien renseignés sur la période au cours de laquelle a eu lieu, au Sarnyéré, le passage de la tradition A à la tradition E (Gallay, Sauvain-Dugerdil 1981 et fig. 35).

Ce passage est documenté par deux observations d'ordre archéologique :

- Le site de Wassibakano a livré une céramique qui appartient en quasi totalité à une tradition A ancienne présentant certains traits archaïques (cf. ci-dessous). Les quelques trouvailles de surface de tessons de tradition E signalent peut-être l'apparition de cette tradition dans ce village (fig. 36 et 37).
- Sur les sites d'anciens villages de la montagne, la céramique de tradition E n'apparaît en quantité importante que dans l'ancien quartier Oganka de Tandï, abandonné lors de la famine de 1914.

Dans ce quartier il n'y a plus de céramique de tradition A. Ces deux faits archéologiques s'inscrivent dans une séquence historique restituée par la tradition orale qui permet l'interprétation des faits.

Cette séquence est la suivante :

- | | | |
|----|--------------------------|---|
| 1. | G-8 (1735). | Fondation de Wodulka. Tradition A ancienne (fig. 38). |
| 2. | ≥ G-5 (1825): | Fondation de Dégi. Tradition A ancienne. |
| 3. | G-6 (1795) ≥ G-5 (1825): | Fondation de Wassibakano. Persistance de la tradition A ancienne. |
| 4. | Sans date: | Fondation de Tandi-Oganka par la famille Ségiwa. |
| 5. | Sans date: | Apparition de la tradition E. |
| 6. | ≥ G-5 (1825): | Arrivée de la famille Pussé à Tandi, venant de Diamaga. |
| 7. | G-5 (1825) ≥ G-4 (1855): | Famine. Abandon de Wassibakano et migration vers Bandiagara. |
| 8. | G-2 (1914): | Famine. Abandon du quartier d'Oganka à Tandi. |

Cette séquence permet de fixer l'apparition de la tradition E au Sarnyéré au moment de la fondation de Tandi, c'est-à-dire dans les années 1820-1825.

L'explication du phénomène est plus délicate; nous avons, à l'époque de la mission Sarnyéré, formulé deux remarques :

- l'abandon de la tradition A pourrait avoir été accélérée par l'émigration provoquée par des famines,
- l'apparition de la tradition E, dont les affinités peul semblent nettes, est contemporaine de l'instauration de la Dina de Sékou Hamadou.

La présente mission n'a apporté aucun élément nouveau sur les conditions historiques et sociales qui ont entraîné la disparition de la tradition A ancienne dans la région et son remplacement, vers 1820-1825, par la tradition E.

L'influence des bouleversements introduits par la Dina de Sékou Hamadou (Hamdallahi est fondé en 1820-21) reste, actuellement, la moins mauvaise hypothèse. On peut donc se demander si l'installation des villages de culture rimaïbé du Gourma-des-Monts ne remonte pas à cette époque et si ce bouleversement du paysage ethnique n'est pas le phénomène qui a causé l'introduction d'une nouvelle tradition céramique dans le Gourma-des-Monts.

Si la relation de synchronie entre les deux phénomènes paraît bien établie, l'interprétation fonctionnelle du phénomène reste inconnue. Cette question est d'autant plus irritante que nous sommes en présence d'un phénomène exceptionnel : le partage d'une même tradition céramique par deux populations totalement étrangères l'une à l'autre, les Dogon et les Rimaïbé.

2. Evolution de la tradition A

La rupture constatée dans la région de Boni ne s'est pas produite dans la partie occidentale du Gourma-des-Monts où la tradition A a poursuivi son évolution.

Quelques informations d'ordre historique proviennent des enquêtes menées à Tébi Maoundé, un village clé situé au point de jonction des zones occupées actuellement par les traditions A et E. La séquence identifiée permet de compléter les informations obtenues jadis dans le massif du Sarnyéré.

L'ancien village, Téou Ku (ou Téou du haut) en dogon, établi sur un affleurement rocheux de faible altitude, a été fondé bien avant Sékou Hamadou. Entre 1958 et 1979, ce dernier a été progressivement abandonné au profit du village actuel, Tébi Maoundé (en peul), établi en zone limoneuse. L'abandon définitif de l'ancien village date donc d'il y a une vingtaine d'années.

Nous distinguerons trois étapes :

Phase 1. Présence de la tradition A ancienne (fig. 39) dans l'ancien village de Tébi Ku situé sur un affleurement rocheux proche du village actuel. Nous savons par la séquence du Sarnyéré que cette tradition disparaît de la région vers 1820-1825 pour être remplacée dans ce massif par la tradition E. Cette situation n'est apparemment pas valable pour Tébi Maoundé, où la tradition A ancienne évolue vers la tradition A classique.

Phase 2. Tradition A classique avec montage sur natte de fibres d'écorce de baobab. Cette tradition est pratiquée à Tébi Ku jusqu'en 1979, date de l'abandon définitif du village. Elle couvre donc également la

période de transition 1958-1979 pendant laquelle les familles abandonnent progressivement l'ancien village pour s'installer en zone limoneuse dans le nouveau village de Tébi Maoundé.

Pendant cette période, une potière du nom de Bourtergui Guindo pratique dans le nouveau village une poterie de tradition E.

Phase 3. A partir de 1979, la natte de baobab est définitivement abandonnée au profit de la natte commune, signalant une influence des traditions peul. Cette production est la seule qui a été et est aujourd'hui pratiquée dans l'actuel village de Tébi Maoundé, dont toutes les poteries sont fabriquées sur place.

Le nouveau village abrite aujourd'hui deux potières. B. Guindo (Maiga) (5488.1, 65 ans) est née vers 1935 et a fait, vers 10 ans, son apprentissage sur natte dogon à Tebi Ku auprès de sa mère C. Goro (Guindo)

(5488.2). Elle utilise aujourd'hui la natte commune.

Sa fille, A. Maiga (Guindo) (5489.1, 40 ans), est née vers 1960 à Tébi Ku, à un moment où le village commence à se dépeupler en faveur du nouveau village. Elle y fait son apprentissage vers 1970 (type de natte ?) auprès de sa grand mère maternelle, D. Guindo (Maiga) (5489.2). Elle s'y marie vers 1978 et déménage dans le nouveau village en 1979, date de l'abandon définitif de l'ancien établissement.

On signalera enfin que la tradition A ancienne du Sarnyééré pourrait avoir une très large extension. Nous avons en effet observé dans le concession de la famille djèmè na de Madougou une jarre de tradition A ancienne encore utilisée. Cette dernière aurait été découverte sur place au moment de l'installation de la famille. Il s'agit du premier indice d'une extension relativement large de ce style.

CONCLUSIONS

L'un des buts des missions d'études des traditions céramiques dogon est, outre la récolte de données factuelles, l'établissement de règles permettant d'interpréter les vestiges céramiques découverts, notamment dans la région dogon. Nous terminerons ce bref rapport en tentant de dégager les régularités touchant la relation traditions céramiques -populations et/ou groupe sociaux dans les régions parcourues jusqu'alors.

Le tableau 12 synthétise les relations obtenues notamment au niveau des données linguistiques.

Sur le plan artisanal, nous distinguerons ici les traditions céramiques « classiques » des cas où ces dernières ont subi des phénomènes d'acculturation au contact d'autres traditions.

Sur le plan social, nous opposerons également les traditions céramiques pratiquées par les femmes (plus rarement les hommes) de l'ensemble de la classe paysanne (P dans le tableau) aux traditions propres aux femmes de forgerons (F dans le tableau) et isolerons le cas des anciennes classes serviles (S). Nous accorderons également une place privilégiée aux phénomènes de bilinguisme, fréquents dans cette région caractérisée par de très nombreux dialectes distincts.

Sur le plan géographique, nous opposerons trois situations géographiques en relation avec la structuration du peuplement :

- une zone que l'on peut qualifier de centrale correspondant à la plus grande densité de présence de l'unité sociale considérée,
- des zones considérées comme marginales où la présence du groupe social se fait plus discrète et les contacts avec les autres populations et/ou classes sociales plus importants,
- des zones dites isolées où la population se trouve immergée dans une ou plusieurs communautés étrangères.

Nous noterons tout d'abord que la relation que nous avons établie entre les sphères d'endogamies des potières et la diffusion des traditions dans l'espace géographique est amplement confirmée dans la zone

considérée par les présentes enquêtes. Ce mécanisme, sur lequel nous ne reviendrons pas ici, reste une des données essentielles de la compréhension de la relation tradition céramique – populations sur laquelle nous travaillons. L'autre donnée de base concerne la grande stabilité des traditions céramiques au sein d'un peuplement d'une grande complexité régulièrement soumis à des phénomènes de recomposition sociale en relation avec les aléas de l'histoire. On ne peut que s'étonner de ces permanences stylistiques qui paraissent en contradiction avec la caractère mouvant de la structure des populations sur le plan historique.

Nous nous intéresserons ici plus particulièrement aux modulations de cette situation considérée comme générale en fonction de la structuration géographique du peuplement, une façon d'enrichir le modèle que nous nous proposons de construire.

1. Les traditions céramiques dans les zones centrales

Nous avons insisté en son temps sur la signification « ethnique » de la tradition A présente sur le Plateau et dans les villages de la Falaise. Deux faits nouveaux méritent aujourd'hui d'être soulignés.

Cette tradition ignore un certain nombre de partitions fines de la société dogon. Elle est en effet commune à des groupes parlant des dialectes distincts : tommoso, donnoso et tengukan notamment. Elle est en outre insensible aux faits d'endogamie villageoise qui caractérisent une région où les villages sont souvent occupés par des familles en relation avec un patronyme dominant au sein duquel s'opère la majorité des mariages. L'unité sociale déterminant l'homogénéisation artisanale dépasse donc la partition fine de la société obtenue à partir des dialectes et des sphères d'endogamies restreintes fondées sur des patronymes particuliers. Seule l'enquête ethnohistorique permettra de définir le niveau social et historique où peut se situer cette unité et de définir les modalités de ce mécanisme d'homogénéisation.

L'histoire des populations dogon permet de mettre en évidence des mécanismes d'expansion du peuplement dogon en direction de la plaine correspondant à des périodes de paix. Les familles issues des villages de la Falaise fondent alors des villages dans le Séno, un processus d'expansion perpendiculaire à la Falaise (Gallais, Marie 1975, Gallay 1994). Les occupants des nouveaux villages gardent des contacts étroits avec les villages d'origine.

Le cas de Diennsagou montre que ce processus s'accompagne d'une expansion de la zone de production de la tradition A et que de nouveaux ateliers de production sont fondés en plaine. L'extension de la tradition A signale donc clairement l'extension du peuplement de la Falaise en plaine.

A cette tradition propre aux cultivateurs se superposent un certain nombre de traditions de femmes de forgerons présentant une certaine autonomie par rapport à la mosaïque du peuplement. Ces dernières parlent généralement deux langues. La première signale leur origine sociale, la seconde correspond à la langue parlée par les agriculteurs de la région. Les équilibres peuvent du reste varier.

Les potières pratiquant la tradition G, femmes des forgerons des Tomo, les ton djèmè, parlent d'abord le tomokan. Elles ajoutent à leurs compétences le tengukan, le dialecte régional, lorsque leur famille s'installe au delà de la zone occupée par les Tomo

Les potières pratiquant la tradition B parlent de préférence le dyamsay, dialecte de la région où elles travaillent et tendent à reléguer au second plan leur langue d'origine, le mossi. Le phénomène linguistique se calque sur la dynamique historique. Les forgerons djèmè na du Séno sont en train de gagner une autonomie qui les éloigne de leur contexte social d'origine, le Yatenga mossi. Ce phénomène est achevé dans les régions marginales de l'expansion des djèmè na comme le Dianvéli, où la langue d'origine est pratiquement perdue (cf. infra).

Dans les deux cas, les traditions céramiques des femmes de forgerons gardent une totale autonomie par rapport à la tradition A. Aucun phénomène d'acculturation n'affecte les relations entre les deux types de traditions qui coexistent dans la même région, sinon dans les mêmes villages, associées à des dialectes principaux distincts.

2. Les traditions céramique dans les zone marginales

Dans les régions marginales comme le Dianvéli, notamment à Tébi, la tradition A peut subir certaines altérations et l'influence de traditions céramiques étrangères. La situation à Gamni, village encore très traditionnel, reste par contre caractéristique du noyau central du peuplement dogon. On notera :

- que cette influence ne concerne pas les relations liant les agriculteurs dogon et les forgerons qui travaillent habituellement avec eux comme les djèmè na (les barrières artisanales sont ici respectées), mais les relations avec un groupe totalement étranger comme les Peul,
- qu'elle concerne à la fois les Dogon et leur forgerons dont les traditions céramiques sont affectées de façon identique.

Sur le plan artisanal, l'acculturation ne porte que sur l'utilisation nouvelle de la natte commune qui n'affecte pas des processus de montage de la céramique, qui sont du reste très proches de celui des Peul, tant dans la tradition A que dans la tradition B (pilonnage sur forme concave). Cet apport modifie par contre clairement l'aspect esthétique de la céramique en rendant celle-ci comparable aux productions peul.

Sur le plan linguistique également, on remarquera que l'influence du groupe étranger est perceptible tant chez les forgerons qui sont, traditionnellement et par nécessité due à leur mobilité, plus ouverts au multilinguisme, que chez les Dogon eux-mêmes. Les potières djèmè na de Dianvéli Kessel et Dianvéli Maoundé, qui ont totalement abandonné le mossi et parlent ici le dyamsay, pratiquent souvent également le peul alors que les potières dogon de Tébi parlent le dyamsay et le peul.

A Tébi Maoundé, l'utilisation de la natte commune dans la tradition A apparaît au moment où l'habitat traditionnel est abandonné au profit d'un habitat plus ouvert. Le cumul des cas de Gamni (zone encore centrale) et de Tébi (zone plus marginale) pourrait aboutir à un processus en deux étapes :

- Etape 1. Maintien de l'habitat traditionnel et monolinguisme, tradition céramique A sur natte dogon.
- Etape 2 . Abandon de l'habitat traditionnel pour un habitat ouvert, adoption du peul comme seconde

langue, influence de la tradition peul sur la céramique et utilisation de la natte commune.

Nous avons placé un peu arbitrairement la cas de la céramique de tradition E des Rimaïbé du Gourma-des-Monts dans une figure de peuplement marginale. Ce cas relève pourtant manifestement de mécanismes historiques différents de ceux que nous venons d'évoquer et dont nous comprenant encore très mal les modalités.

Géographiquement, le Gourma-des-Mont est une région marginale par rapport au noyau historique de la Dina peul centré autour du Massina et du delta intérieur du Niger ; l'installation de villages de conditions serviles dans cette région assurant un rôle de tampon face aux menaces tamachek et sonraï venant de l'Est ainsi que la création d'une nouvelle tradition céramique répondant aux besoins locaux des villageois est compréhensible dans ce contexte particulier. On notera que la technique de montage retenue n'est pas indifférente puisqu'il s'agit du moulage sur poterie retournée. Cette technique est très largement répandue et connue en milieu peul, mais surtout facile à maîtriser et ne nécessite qu'un apprentissage rapide (Gelbert 2000).

On ne peut donc s'empêcher d'établir un lien entre la faible technicité de cet artisanat, d'une part, et la condition anciennement servile des Rimaïbé qui l'utilisent d'autre part. A cette situation, s'ajoute le caractère probablement autoritaire et ponctuel des décisions politiques qui ont présidé à l'installation de ces populations dans cette région, situation peu favorable au murissement d'une nouvelle tradition de haute technicité.

3. Les traditions céramiques dans les zones isolées

La troisième situation concerne des populations démographiquement limitées immergées au sein de populations étrangères et partiellement coupées de leur lieux d'origine. Notre dernière mission nous a permis de dégager trois exemples de ce type, que l'on peut ordonner en fonction d'un isolement culturel et géographique progressif. Ces trois cas illustrent des altérations fondamentales de la relation traditions céramiques – ethnies selon des modalités différentes.

Le premier concerne le village sonraï de Lougui construit en milieu à dominance peul et correspondant à l'ultime avancée de cette population en direction de l'ouest. Le groupe isolé conserve son identité ethnique (les femmes arborent encore aujourd'hui leurs coiffures traditionnelles), mais est dépourvue de certains artisans assurant la survie techno-économique du groupe, dans ce cas des forgerons dont les femmes assument l'approvisionnement en céramique. Les villageois font alors appel à des artisans locaux étrangers qui s'établissent dans le village, ici une potière d'origine peul qui pratique sa propre tradition. La solution retenue se réalise dans le cadre des habituelles relations traditionnelles liant clans de forgerons relativement autonomes et populations agricoles.

Le second cas est celui des Dogon du Gourma-des-Mont dont on a pu dire dans les années 60 que les diverses communautés établies dans les inselbergs de la région de Boni constituaient l'archétype d'une situation d'isolat biologique et culturel. Dans ce cas, les villageois remplacent la technologie sophistiquée qui était la leur (le pilonnage sur natte de fibres de baobab) par une technique plus facile à mettre en œuvre, technique copiée dans l'environnement culturel immédiat, celui des Peul ou des Rimaïbé. Ce transfert illustre le pouvoir expansif d'une technologie simple, le moulage sur fond retourné face à une technologie demandant un apprentissage plus sophistiqué, un phénomène particulièrement bien étudié dans la vallée du fleuve Sénégal (Gelbert 2000, 2001b). Dans cette situation, la poterie cesse d'être marquée culturellement, une situation d'autant plus intrigante que ce transfert a lieu dans une situation d'isolat et dans un contexte historique où les Dogon ont du lutter, parfois par les armes, pour conserver leur identité culturelle. Peut-être cette situation de conflit est-elle la cause même de ce transfert.

Le dernier cas illustrant le stade ultime de la déculturation et de la recomposition ethnique est celui des anciens villages dogon du Hombori. Ici les Dogon renient purement et simplement leur ancienne identité et se réclament désormais de l'univers sonraï. Cette mutation culturelle radicale, dans laquelle la langue dogon est elle-même abandonnée, s'accompagne de la perte de toute tradition céramique dogon. L'approvisionnement en poteries est désormais assuré par des potières, femmes de forgerons sonraï.

Traditions		Peuplements	Influences secondaires	Dialectes principaux	Dialectes secondaires
Tradition A du Plateau	P	central		Tommoso, Donnoso, Tengukan	--
Tradition D	F	central		Tommoso	--
Tradition C	F	central		Ampari	Peul
Tradition G	F	central		Tomokan	Tengukan
Tradition A Séno central	P	central		Toroso	--
Tradition B Séno central	F	central		Dyamsay	Mossi
Tradition A de Gamni	P	central		Dyamsay	--
Tradition H (Dafi)	F	marginal		Dioula	Tomokan
Tradition A de Tébi	P	marginal	Tradition peul (C)	Dyamsay	Peul
Tradition B Dianvéli	F	marginal	Tradition peul (C)	Dyamsay	Peul
Tradition E (Rimaïbé)	S	marginal	Tradition peul (C)	Peul	Torotegu
Tradition E (Dogon)	P	marginal	Tradition peul (C)	Toro tegu	Peul
Tradition peul de Lougui	C	isolé	Tradition E (P/S)	Peul	Sonraï
Tradition Sonraï des Dogon	F	isolé		Sonraï	Peul

Tableau 12. Traditions céramiques et langues en Pays dogon. P. tradition paysanne, F. tradition de classe artisanale (femmes de forgerons), C. tradition de classe artisanale (spécialisation technique non précisée). S. tradition en domaine anciennement servile.

4. De la description empirique à la généralisation

Le travail de description que nous menons empiriquement ne peut être utile sur le plan archéologique que si nous pouvons dégager des régularités applicables à d'autres situations historiques observées, tant dans le monde actuel que dans le passé au niveau archéologique, un travail de décontextualisation inhabituel en ethnographie.

Nous tenterons de dégager pour conclure les enseignements que nous pouvons tirer de nos observations actuelles dans ce domaine en reprenant les trois situations retenues sur le plan de la géographie du peuplement et en formulant quelques généralités.

Zones centrales

- Une tradition céramique unique peut englober plusieurs sphères d'endogamie distinctes, ainsi que des communautés parlant des dialectes différents. Sur le plan historique, l'ensemble défini par la tradition artisanale signale une communauté d'origine plus ou moins lointaine. Cette

règle concerne aussi bien les agriculteurs que les clans de forgerons (relations entre traditions C et D, dynamique historique de la tradition B, unité historique des populations pratiquant la tradition A à vérifier). La tradition artisanale conserverait ici une plus grande stabilité historique que la langue.

- L'expansion des agriculteurs à la périphérie des zones refuges occupées en périodes d'insécurité s'accompagne de l'expansion de leur tradition céramique lorsque des liens sociaux (par exemples des mariages) sont maintenus avec les villages d'origine (tradition A de Diennsagou).
- Les traditions céramiques des agriculteurs et des forgerons restent imperméables les unes aux autres, mêmes lorsqu'elles coexistent dans les mêmes régions et dans les mêmes villages. Les transferts techniques et esthétiques sont dans cette confrontation réduits au minimum (traditions A et C de Modjodjé, traditions A et D).

Zones marginales

- La marginalisation géographique est un facteur d'altération des traditions céramiques (tradition B du Dianvéli, Tradition A de Tébi).

- L'acculturation propre aux zones marginales, visible dans l'acquisition de traits techniques isolés provenant de l'environnement étranger trouve son parallèle dans le développement d'une situation de bilinguisme et dans l'adoption, comme deuxième langue, du dialecte local (tradition B du Dianvéli, Tradition A de Tébi).
- Cette acculturation porte sur des composantes qui n'altèrent pas les fondements de la chaîne opératoire de montage, mais peuvent avoir de profondes répercussions sur l'esthétique des récipients (tradition B du Dianvéli, Tradition A de Tébi).
- Les technologies les moins sophistiquées nécessitant les apprentissages les plus courts constituent de piètres indicateurs ethniques (acquisition de la technique du fonds retourné par les Rimaïbé et les Dogon du Gourma-des-Monts et formation de la tradition E).
- les quelques villages dogon situés au pied de la falaise septentrionale du plateau de Bandiagara,
- le Plateau lui-même, notamment dans sa fraction septentrionale et dans la zone occupée par la tradition C,
- les régions sud-occidentales du Plateau au contact des traditions dafi et bobo,
- les villages de la Falaise enfin.

Nous espérons que les travaux élaborés jusqu'alors montreront l'intérêt de poursuivre, dans les années qui viennent, ce programme extensif qui complète les recherches ethnohistoriques menées par Anne Mayor dans la partie centrale du Plateau.

6. Remerciements

La mission qui a permis de réunir les matériaux de cette étude a été en grande partie financée par le programme de recherche d'Ounjougou auxquels se sont ajoutés des fonds personnels et quelques crédits du DAE. L'équipe a pu bénéficier de l'infrastructure de la base de la MAESAO à Dimmbal et du soutien logistique de l'équipe archéologique d'Ounjougou dirigée par Eric Huysecom. Ont participé à la mission octobre-novembre 2000 : Youssouf Kalapo de l'Institut des sciences humaines du Mali, Elisée Guindo de Mopti et Amangara Tessougé de Dimmbal. Que tous soient ici remerciés pour leur amicale collaboration et leur contribution au succès de cette troisième mission consacrée aux traditions céramiques dogon.

Nos remerciements vont tout particulièrement :

à l'Institut des sciences humaines du Mali et à son directeur, Kléna Sanogo, pour la confiance qu'il nous accorde, année après année,

à Lassana Cissé et à la Mission culturelle de Bandiagara, pour son soutien sans faille,

aux autorités politiques locales que nous avons tenues au courant de nos travaux, pour leur accueil,

à tous les membres du Consulat de Suisse à Bamako, pour leur aide,

à Eric Huysecom et son équipe malienne et européenne pour leur soutien dans la préparation et l'exécution de nos missions,

Zones isolées

- En cas de pénurie due à l'isolement, les populations dont les traditions céramiques sont seulement assumées par des femmes de caste peuvent passer des contrats avec des artisans étrangers (tradition peul ou rimaïbé du village sonraï de Lougui).
- L'isolement géographique est un facteur de disparition des traditions céramiques (Dogon du Hombori).
- Dans des situations d'isolement, la perte de l'identité ethnique s'accompagne de la perte de la tradition céramique et l'acquisition d'une nouvelle identité s'accompagne de l'apparition d'une nouvelle tradition céramique (tradition sonraï dans les villages dogon du Hombori). Ces changements affectent également la langue (remplacement du dogon par le sonraï).

5. Perspectives

Au terme de ce bilan, nous pouvons admettre que la stratégie d'étude mise en place sur le plan théorique et expérimentée sur trois missions portent les fruits escomptés. Nous comptons donc poursuivre dans cette direction jusqu'à ce que l'ensemble du territoire dogon soit couvert.

Les régions qui restent à explorer sont les suivantes :

- les zones orientales situées au sud de la grande barrière dunale séparant le Gourma-des-Monts des plaines menant au Burkina Faso,

à Bruno Martinelli, de l'Université d'Aix-Marseille,
pour ses informations sur les forgerons du Dianvéli,

à nos collaborateurs et collaboratrices du Département d'anthropologie et d'écologie, notamment Serge Aeschlimann, Micheline Vautravers et Jean Gabriel Elia, qui ont participé à la réalisation de ce rapport ainsi qu'à nos deux fidèles secrétaires Leila Gaudé et Marisa Andosilla,

et naturellement, à toutes les potières que nous avons rencontrées et qui nous ont toujours si aimablement accueillis.

Bréonaz, août 2001

BIBLIOGRAPHIE

- CAZES (M.-H.), ed. 1993. Les Dogon de Boni : approche démo-génétique d'un isolat du Mali. Paris : INED, Presses univ. de France (Travaux et doc./INED ; 132).
- GALLAIS (J.), MARIE (J.), MARIE (J.), collab. 1975. Pasteurs et paysans du Gourma : la condition sahé-lienne. Paris : Eds du CNRS. (Mém. du Centre d'étud. de géographie tropicale, CEGET, Bordeaux).
- GALLAY (A.). 1994. Sociétés englobées et traditions céramiques : le cas du Pays dogon (Mali) depuis le 13ème siècle. In : Terre cuite et société : la céramique, document technique, économique, culturel. Rencontres int. d'archéol. et d'hist., 14 (CNRS-CRA-ERA 36, Antibes, 21-23 oct. 1993), 435-457.
- GALLAY (A.). à paraître. La tradition céramique des forgerons djémé na de la plaine du Séno (Mali). Bull. du centre genevois d'anthropologie.
- GALLAY (A.), de CEUNINCK (G.). 2001. Etude ethnoarchéologique des traditions céramiques dogon : rapport des missions décembre 1998 et février 2000. Genève : Département d'anthropologie et d'écologie.
- GALLAY (A.), HUYSECOM (E.), MAYOR (A.). 1995. Archéologie, histoire et traditions orales : trois clés pour découvrir le passé dogon. In : HOMBERGER (L.), ed. Die Kunst der Dogon. Cat. de l'exposition (Zürich, 1995). Zürich : Museum Rietberg, 19-43.
- GALLAY (A.), HUYSECOM (E.), MAYOR (A.). 1998. Peuples et céramiques du Delta intérieur du Niger. Mainz am Rhein : P. von Zabern.
- GALLAY (A.) et SAUVAIN-DUGERDIL, (C.), collab. 1981. Le Sarnyéré Dogon : archéologie d'un isolat, Mali. Paris : Ed. ADPF. (Recherche sur les grandes civilisations, Mém. ; 4).
- GELBERT (A.). 2000. Etude ethnoarchéologique des phénomènes d'emprunts céramiques : enquête dans la haute et moyenne vallée du fleuve Sénégal. Paris : Université de Paris X – Nanterre. UMR 7055, préhistoire et technologie. (Thèse es lettres et sciences humaines).
- GELBERT (A.). 2001a. Construction d'un référentiel ethnoarchéologique pour l'identification des traditions céramiques : analyse des macrotraces de façonnage dans deux traditions de la vallée du fleuve Sénégal (Sénégal). Préactes 15ème congrès int. des sciences pré- et protohistoriques (Liège 2-8 septembre 2001). Liège : UISPP, 47.
- GELBERT (A.). 2001b. Complexité des liens entre tradition céramique et identité culturelle : rôle des phénomènes de migration et d'emprunts dans la vallée du fleuve Sénégal. Préactes 15ème congrès int. des sciences pré- et protohistoriques (Liège 2-8 septembre 2001). Liège : UISPP, 344.
- HUYSECOM (E.). 1994. Identification technique des céramiques africaines. In : Terre cuite et société : la céramique, document technique, économique, culturel. Rencontres int. d'archéol. et d'hist., 14 (CNRS-CRA-ERA 36, Antibes, 21-23 oct. 1993). Juan-les-Pins : Eds APDCA, 31-44.

HUYSECOM (E.), MAYOR (A.), ROBERT (A.). 1998. Rapport préliminaire de la mission de recherche 1997-98 sur le gisement d'Ounjougou (Mali). Fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger. Jahresbericht 1997, 198-214.

HUYSECOM (E.), BEECKMAN (H.), BOEDA (E.) et alii. 1998. Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest : rapport de la seconde mission de recherche (1998 – 1999) sur le gisement d'Ounjougou. Fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger. Jahresbericht 1998, 153 – 204.

HUYSECOM (E.), BOEDA (E.), DEFORCE (K.), DOUTRELEPONT (H.), DOWNING (A.), FEDOROFF (N.), KONATE (D.), MAYOR (A.), OZAINÉ (S.), RAELI (F.), ROBERT (A.), ROCHE (E.), SORIANO (S.), SOW (O.), SIOKES (S.) 2000. Oujougou (Mali) : troisième campagne de recherche dans le cadre du programme Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest. Fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger. Jahresbericht 1999, 97-149.

HUYSECOM (E.), BOEDA (E.), DEFORCE (K.), DOUTRELEPONT (H.), DOWNING (A.), FEDOROFF (N.), GALLAY (A.), KONATE (D.), MAYOR (A.), OZAINÉ (S.), RAELI (F.), ROBERT (A.), ROCHE (E.), SORIANO (S.), SOW (O.), SIOKES (S.) 2001. Oujougou (Mali) : résultats préliminaires de la quatrième campagne de recherches. Fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger. Jahresbericht 2000, 105-150

MAYOR (A.). 1991-1992. La durée de vie des céramiques africaines : un essai de compréhension des mécanismes. Bull. du Centre genevois d'anthrop., 3, 47-70.

Fig. 1. Tradition A. Diennsagou. Potière M. Dara (Dara), 5248, devant ses instruments : meules de cassée provenant des grottes de la Falaise, natte de fibres d'écorce de baobab et percuteurs de pierre (photographie 343.11).

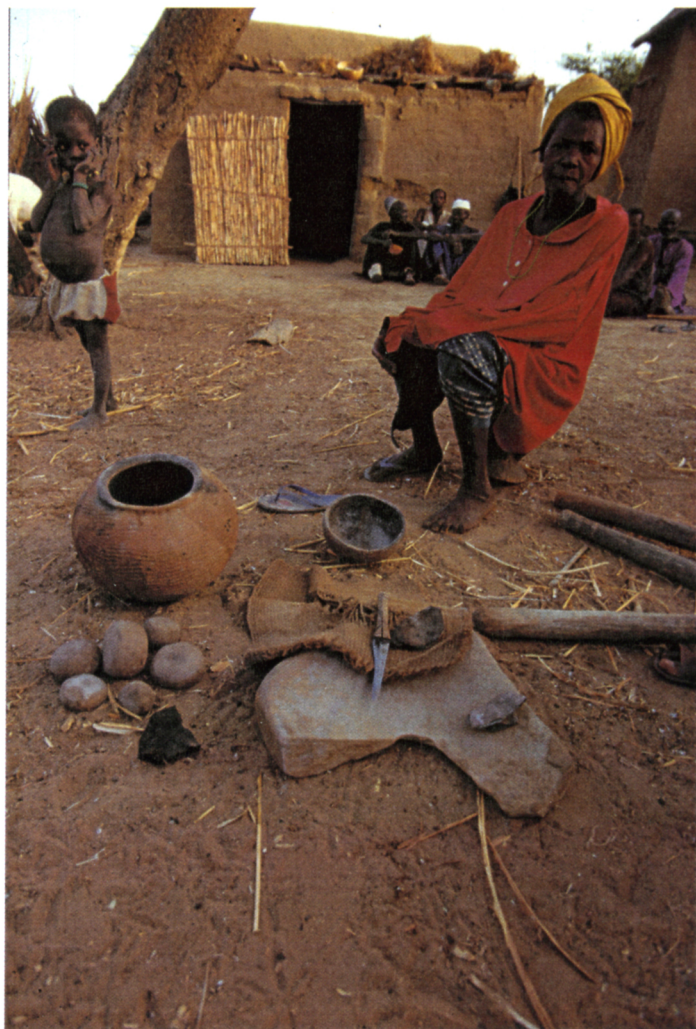


Fig. 2. Tradition A. Diennsagou. Instruments des potières de la concession 25, famille Dara. Il est possible d'établir une certaine correspondance entre le nombre de meules concaves présentes dans une concession et le nombre de potières travaillant dans cette dernière (photographie 343.16).



Fig. 1. Tradition A. Diennsagou. Potière M. Dara (Dara), 5248, devant ses instruments : meules de cassée provenant des grottes de la Falaise, natte de fibres d'écorce de baobab et percuteurs de pierre (photographie 343.11).

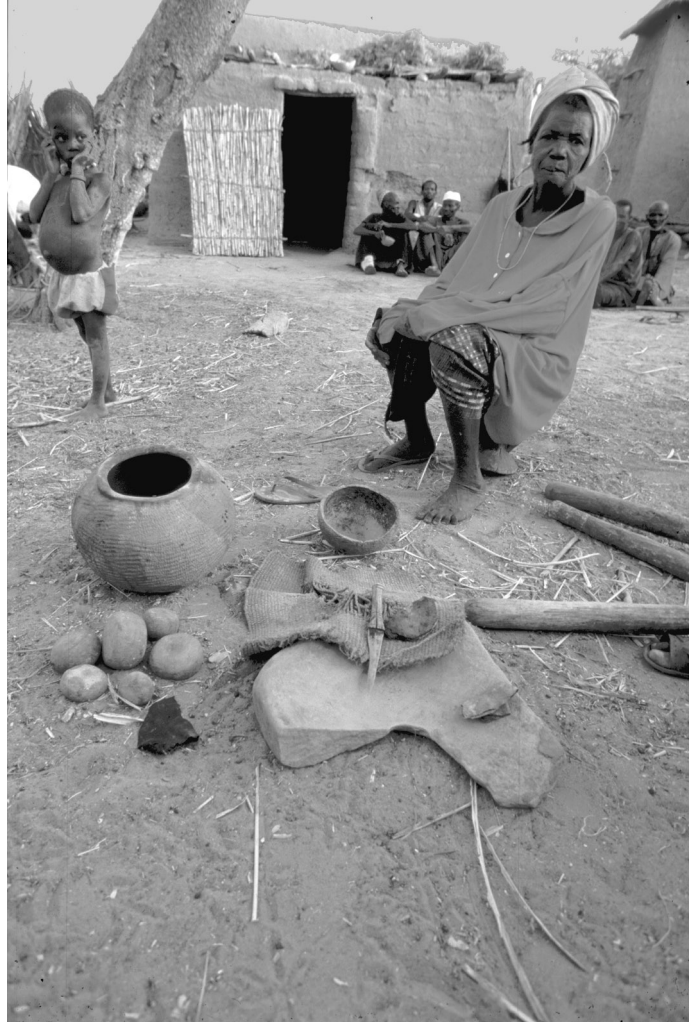


Fig. 2. Tradition A. Diennsagou. Instruments des potières de la concession 25, famille Dara. Il est possible d'établir une certaine correspondance entre le nombre de meules concaves présentes dans une concession et le nombre de potières travaillant dans cette dernière (photographie 343.16).





Fig. 3. Tradition A. Diensagou. Concession 9. Potière B. Doumbo (Dara), 5244. Toile de sac de confection industrielle remplaçant de plus en plus souvent la natte traditionnelle de fibre d'écorce de baobab (photographie 346.6).



Fig. 4. Tradition A. Diensagou. Concession 9. Potière B. Doumbo (Dara), 5244. Impression de toile de sac de confection industrielle sur une poterie (photographie 346.7).





Fig. 3. Tradition A. Diensagou. Concession 9. Potière B. Doumbo (Dara), 5244. Toile de sac de confection industrielle remplaçant de plus en plus souvent la natte traditionnelle de fibre d'écorce de baobab (photographie 346.6).

Fig. 4. Tradition A. Diensagou. Concession 9. Potière B. Doumbo (Dara), 5244. Impression de toile de sac de confection industrielle sur une poterie (photographie 346.7).



Fig. 5. Tradition A du Dianveli. Gamni. Potière prête à se rendre sur le marché de Dianveli Maoundé (photographie 344.23).



Fig. 6. Tradition A du Dianveli. Gamni. Instruments de potières : natte de fibres d'écorce de baobab, percuteurs de pierre et palette (photographie 344.22).



Fig. 5. Tradition A du Dianveli. Gamni. Potière prête à se rendre sur le marché de Dianveli Maoundé (photographie 344.23).

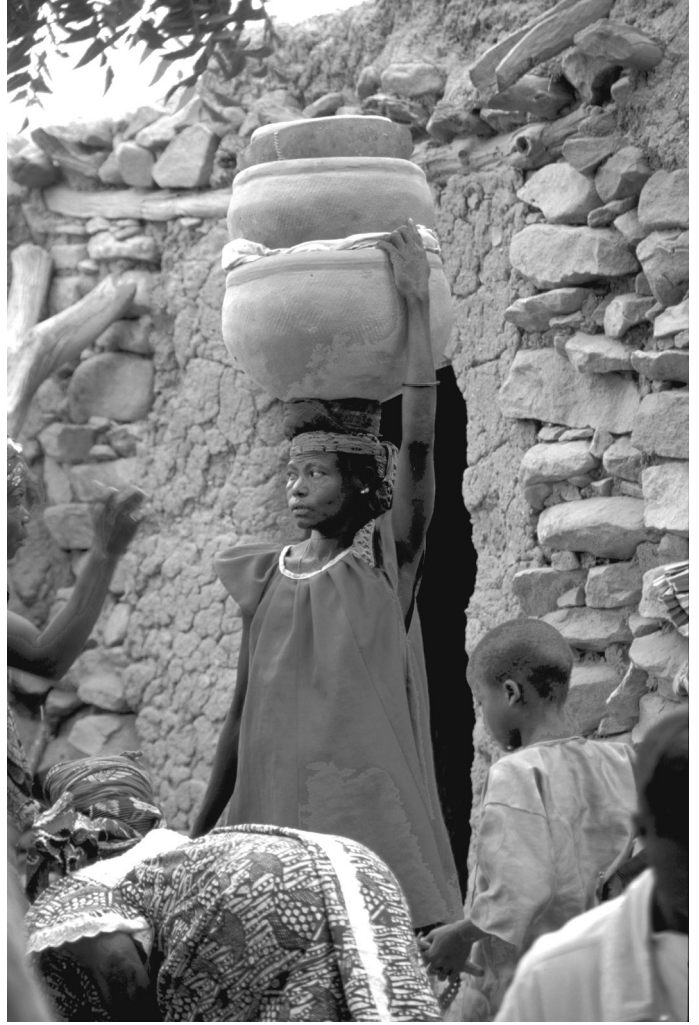


Fig. 6. Tradition A du Dianveli. Gamni. Instruments de potières : natte de fibres d'écorce de baobab, percuteurs de pierre et palette (photographie 344.22).



Fig. 7.

Tradition A. Tébi Maoundé. Instruments de potières : natte commune, percuteurs de pierre et pêne de serrure servant de palette. Le moule d'argile crue provient de l'ancien village de Tébi Ku. Il n'est plus utilisé aujourd'hui et pourrait se rattacher à la tradition A ancienne. (photographie 347.10).



Fig. 9. Tradition A. Tébi Maoundé. La place de la natte.

Fig. 10. Tradition A. Tébi Maoundé. Impression de natte commune utilisée aujourd'hui dans le village sur une poterie. On distingue clairement les empreintes verticales des nattes.

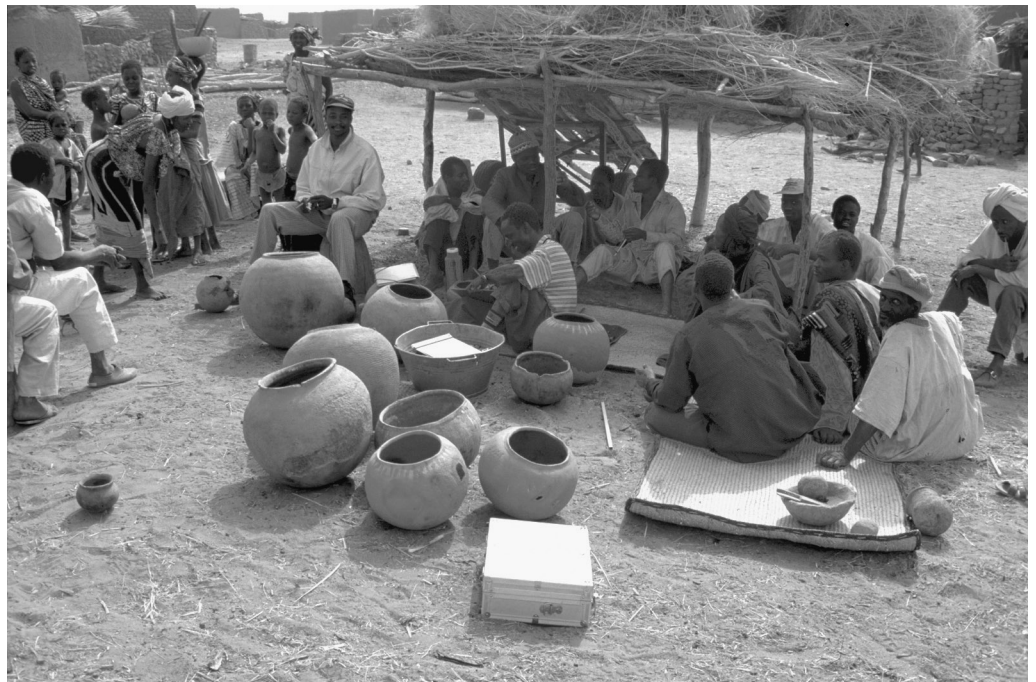
Fig. 8. Tradition A. Enquête à Tébi Maoundé (photographie 347-11).



Fig. 7. Tradition A. Tébi Maoundé. Instruments de potières : natte commune, percuteurs de pierre et pêne de serrure servant de palette. Le moule d'argile crue provient de l'ancien village de Tébi Ku. Il n'est plus utilisé aujourd'hui et pourrait se rattacher à la tradition A ancienne. (photographie 347.10).



Fig. 8. Tradition A. Enquête à Tébi Maoundé (photographie 347-11).



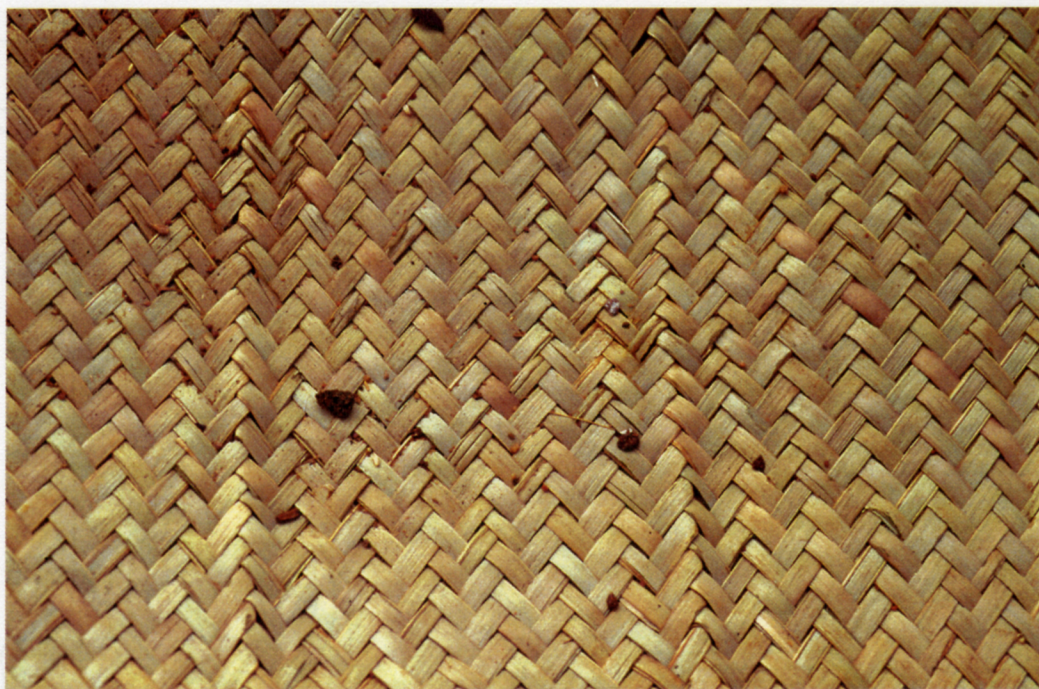


Fig. 9. Tradition A. Tébi Maoundé. Nattes communes utilisées aujourd'hui dans le village à la place de la natte traditionnelle (photographie 347.7).

Fig. 10. Tradition A. Tébi Maoundé. Impression de natte commune utilisée aujourd'hui dans le village sur une poterie. On distingue clairement les empreintes verticales des nervures de la natte (photographie 347.6).



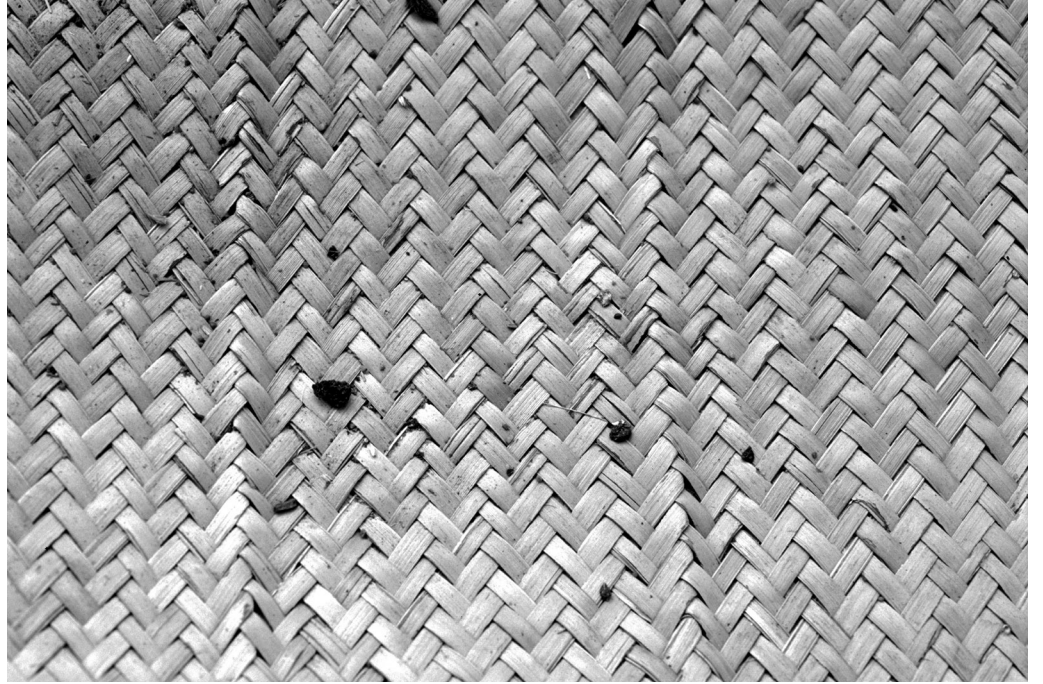


Fig. 9. Tradition A. Tébi Maoundé. Nante commune utilisée aujourd'hui dans le village à la place de la nante traditionnelle (photographie 347.7).

Fig. 10. Tradition A. Tébi Maoundé. Impression de nante commune utilisée aujourd'hui dans le village sur une poterie. On distingue clairement les empreintes verticales des nervures de la nante (photographie 347.6).



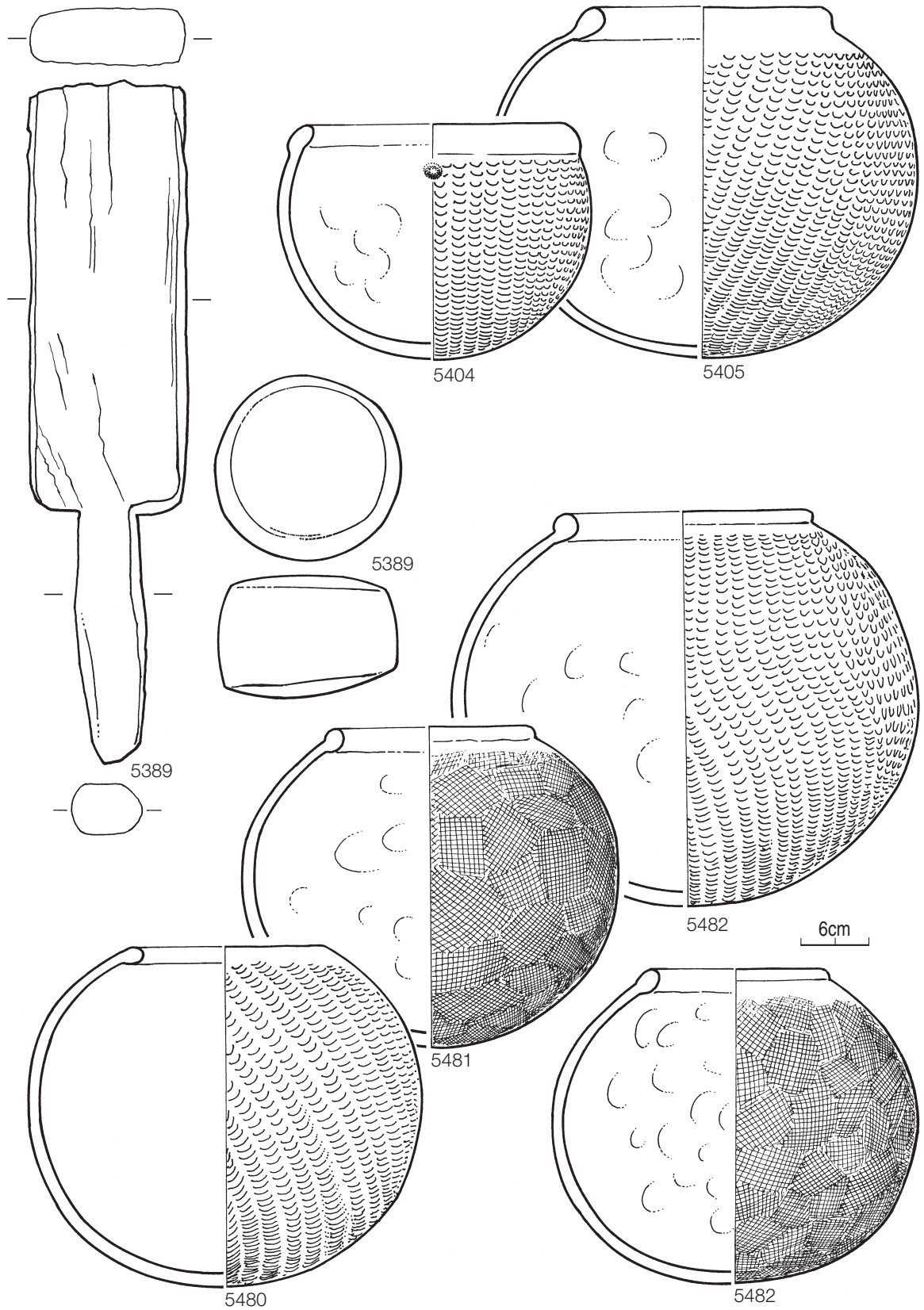


Fig. 11. Tradition A. Poteries et instruments (palette de bois et percuteur de pierre) de tradition A du Dianvéli. Gamni (5389, 5404, 5405), Oualo (5480, 5481, 5482). Montage sur natte de fibres d'écorce de baobab et sur toile de sac industrielle (quadrillages). Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

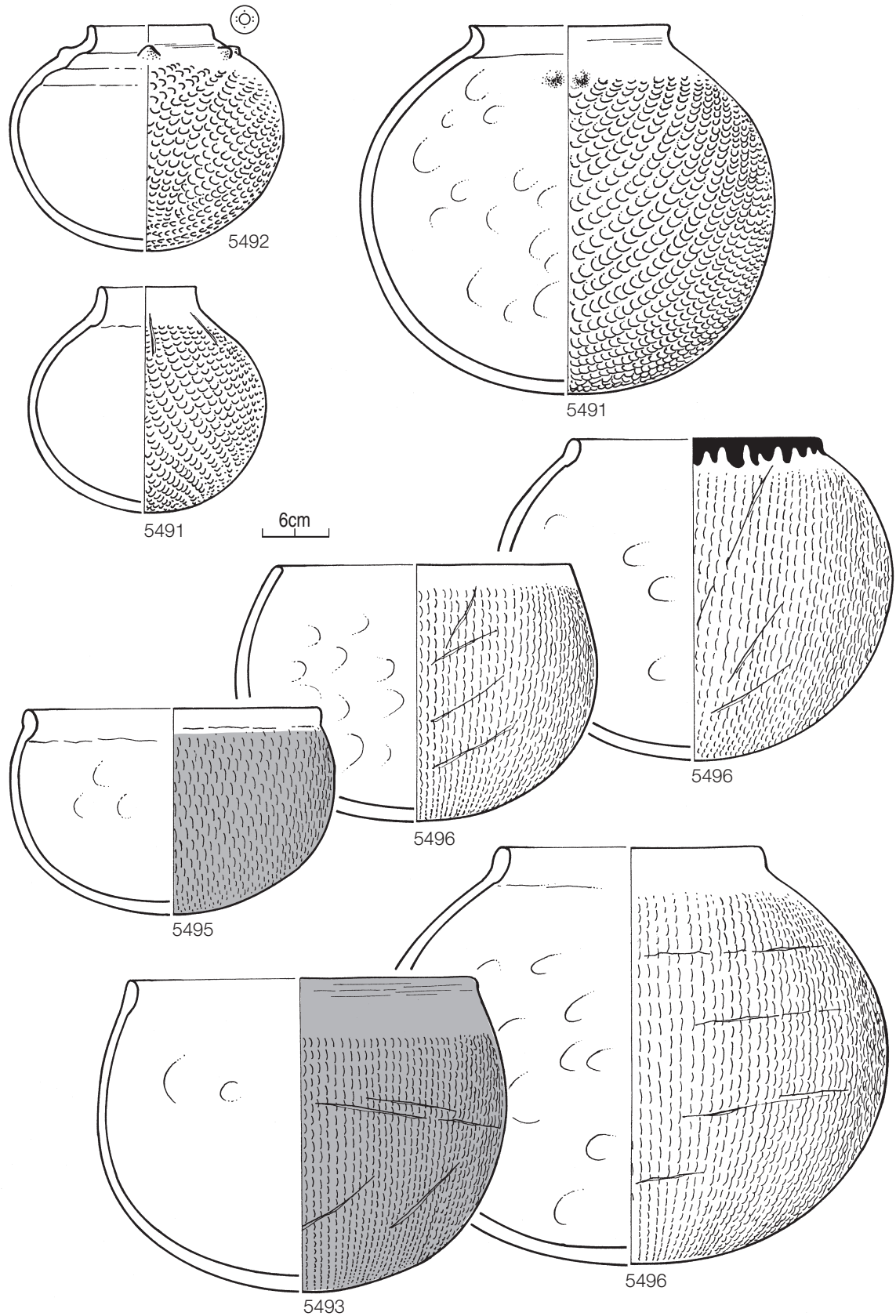


Fig. 12. Tradition A du Dianvéli. Tébi Maoundé. Montage sur natte de fibre d'écorce de baobab et sur natte commune (petits traits verticaux). Les poteries 5493 et 5495 sont peintes en rouge. Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.



Fig. 13. Tradition B. Dianvéli Maoundé. Concession des forgerons et potières de la famille Maiga (photographie 344.9).

Fig. 14. Tradition B. Dianvéli Maoundé. Concession 1 de la famille Maiga. Poteries de tradition B, moule et percuteur d'argile et fragment de natte commune pouvant se placer sur le moule lors du montage (photographie 344.7).





Fig. 13. Tradition B. Dianvéli Maoundé. Concession des forgerons et potières de la famille Maiga (photographie 344.9).

Fig. 14. Tradition B. Dianvéli Maoundé. Concession 1 de la famille Maiga. Poteries de tradition B, moule et percuteur d'argile et fragment de natte commune pouvant se placer sur le moule lors du montage (photographie 344.7).



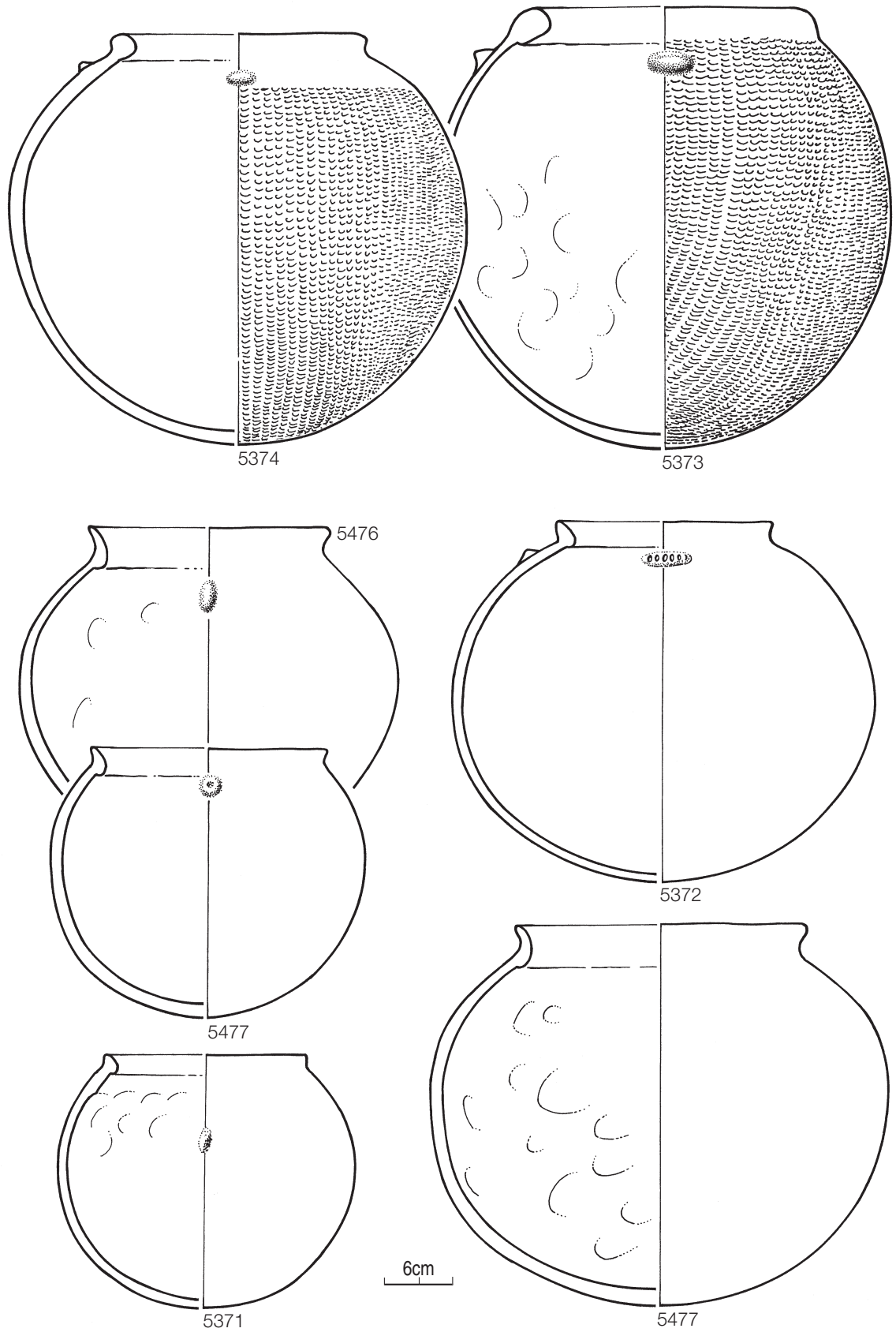


Fig. 15. Tradition B. Dianvéli Maoundé (5371, 5372, 5373, 5374), Boumban (5476, 5477). Deux poteries montées sur natte de fibres d'écorce de baobab. Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

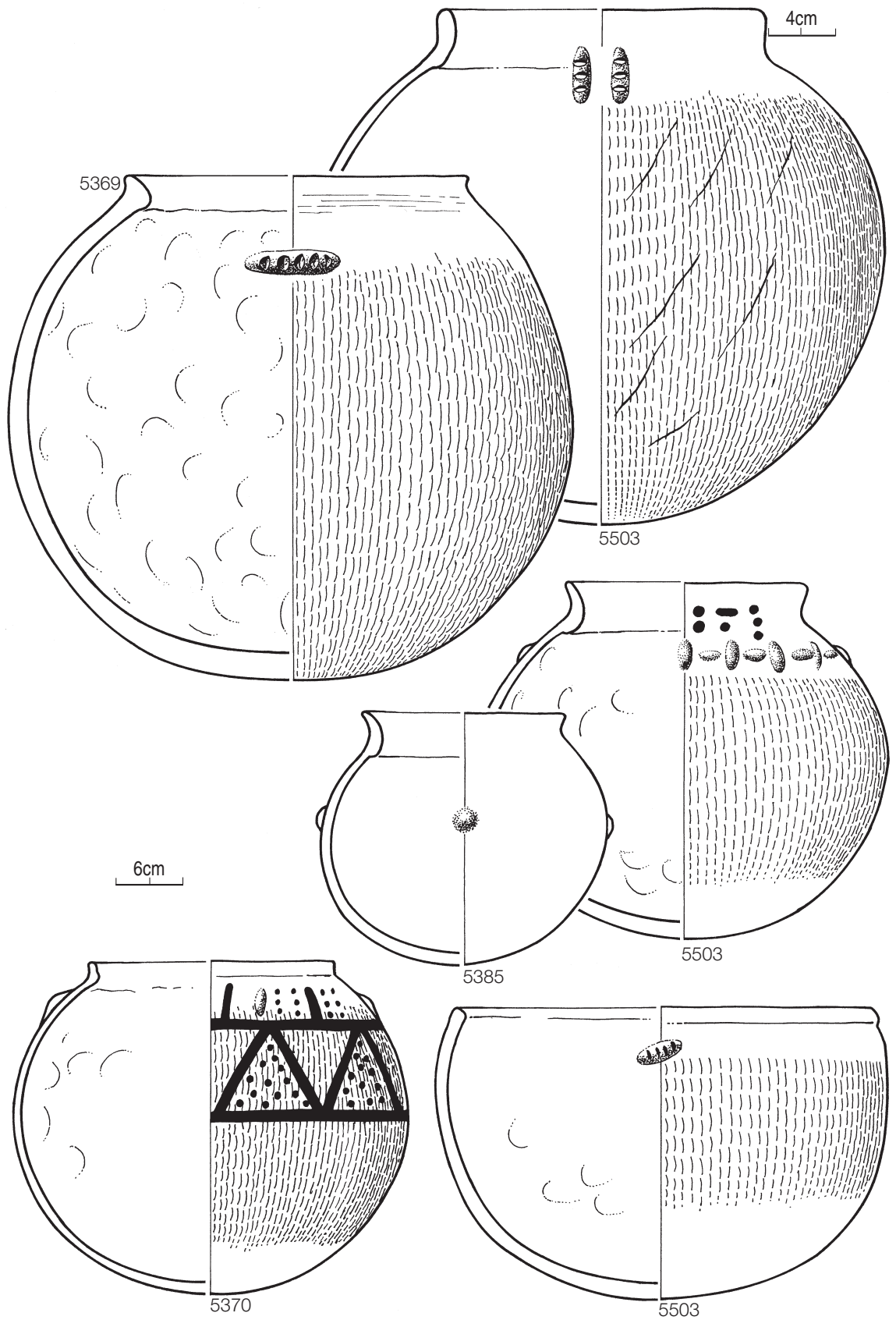


Fig. 16. Tradition B. Dianvéli Maoundé (5369, 5370, 5395), Pétaka (5503). Montages sur natte commune. Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

Fig. 17. Tradition E. Youna Sané. Quartier dogon situé sur l'éboulis dont les hommes et les femmes pratiquent la tradition E (photographie 346.4).

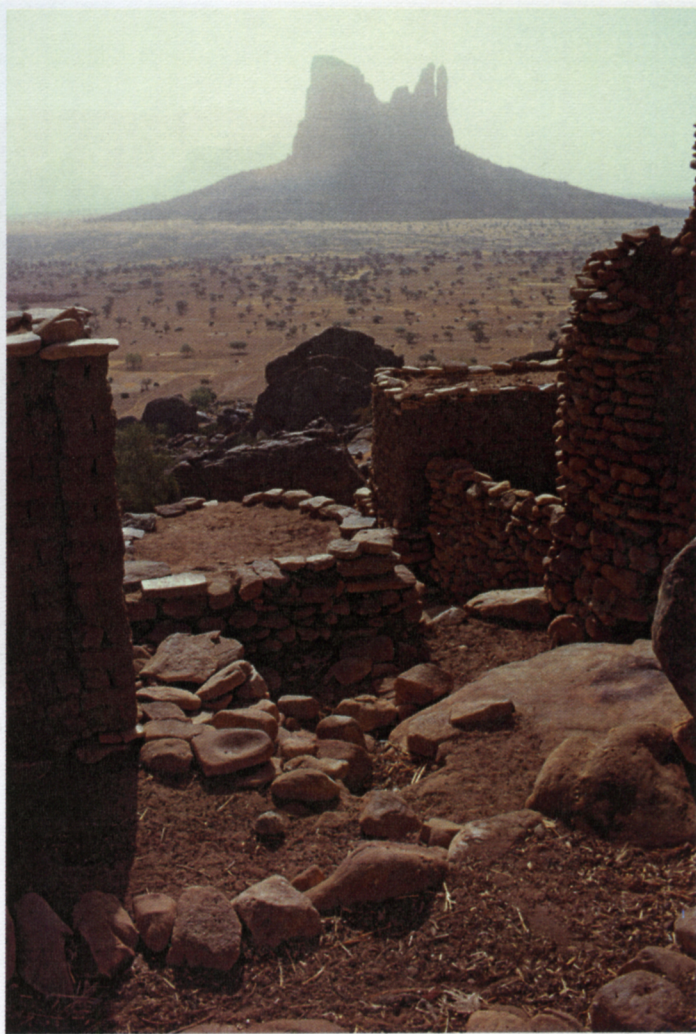
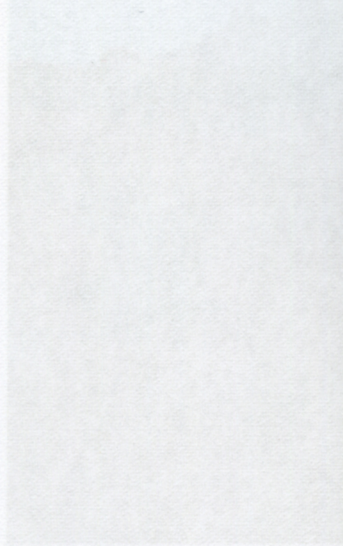


Fig. 19. Tradition E. Le m...

Fig. 18. Tradition E. Youna Sané. Quartier rimaibé de plaine. Poteries diverses au pied d'un grenier (photographie 346.1).



Fig. 17. Tradition E. Youna Sané. Quartier dogon situé sur l'éboulis dont les hommes et les femmes pratiquent la tradition E (photographie 346.4).

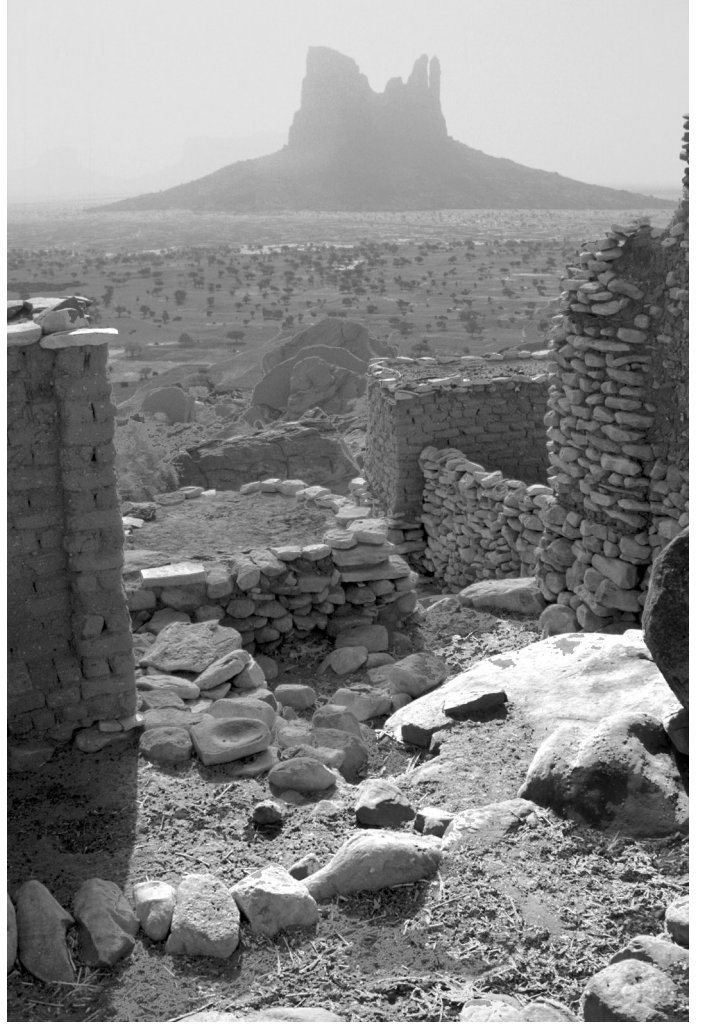


Fig. 18. Tradition E. Youna Sané. Quartier rimaibé de plaine. Poteries diverses au pied d'un grenier (photographie 346.1).





Fig. 19. Tradition E. Le massif du Sarnyéré (photographie 345.6). (photographie mission Sarnyéré 1976).

Fig. 20. Tradition E. Sarnyéré. Potier dogon dans l'abri-sous-roche de l'ancien village de Nemgéné tenant lieu d'atelier (photographie mission Sarnyéré 1976).





Fig. 19. Tradition E. Le massif du Sarnyéré (photographie 345.6).

Fig. 20. Tradition E. Sarnyéré. Potier dogon dans l'abri-sous-roche de l'ancien village de Nemgéné tenant lieu d'atelier (photographie mission Sarnyéré 1976).





Fig. 21. Tradition E. Sarnyéré. Cuisson en fosse dans l'ancien village de Tandj. (photographie mission Sarnyéré 1976).

Fig. 22. Tradition E. Sarnyéré. Cuisson dans l'ancien village de Tandj. (photographie mission Sarnyéré 1976).





Fig. 21. Tradition E. Sarnyéré. Cuisson en fosse dans l'ancien village de Tandi. (photographie mission Sarnyéré 1976).

Fig. 22. Tradition E. Sarnyéré. Cuisson dans l'ancien village de Tandi. (photographie mission Sarnyéré 1976).



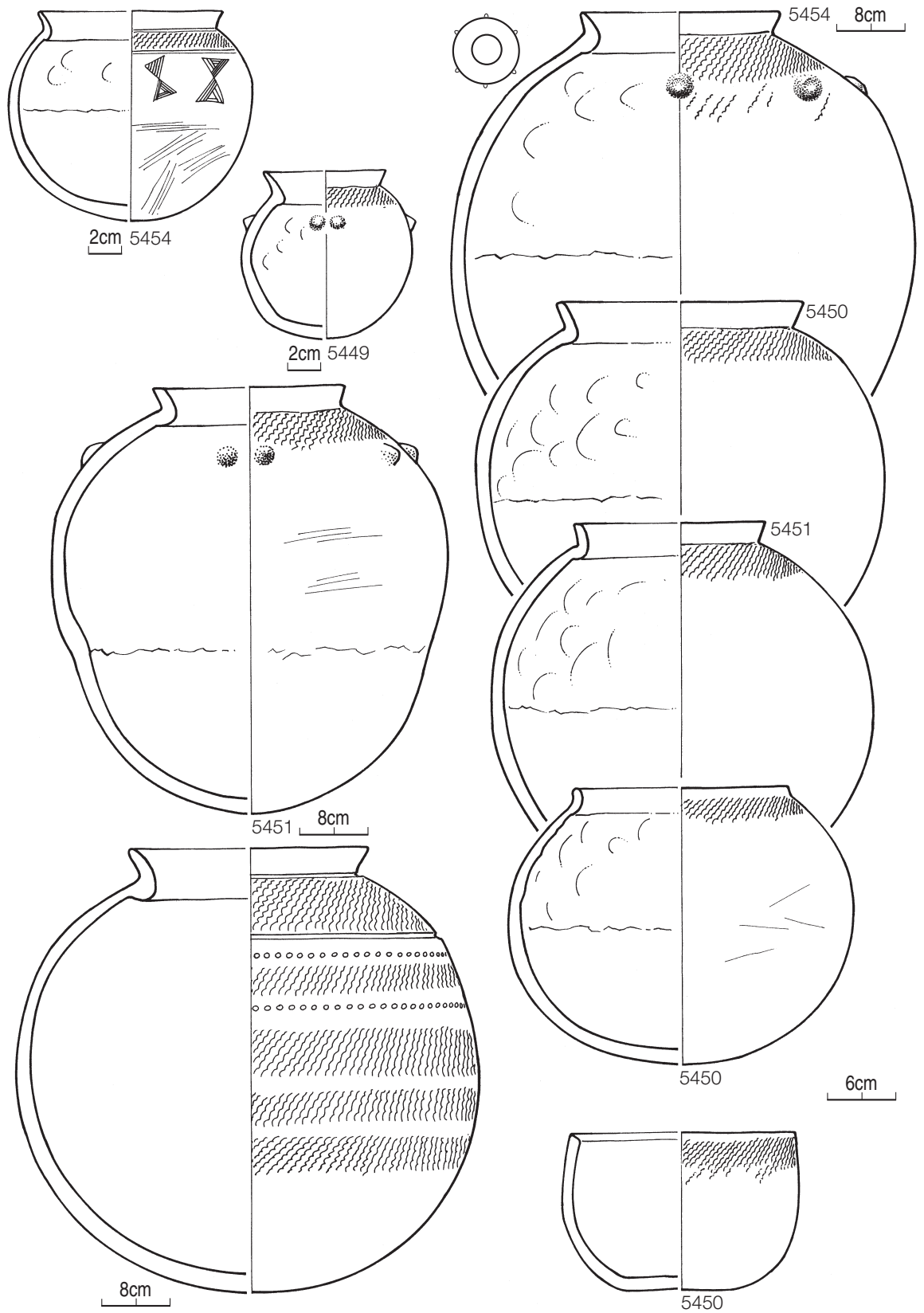


Fig. 23. Tradition E. Youna Sané. Quartier dogon (5454 et sans numéro), quartier rimaibé (5449, 5450, 5451). Décor à la cordelette roulée. Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

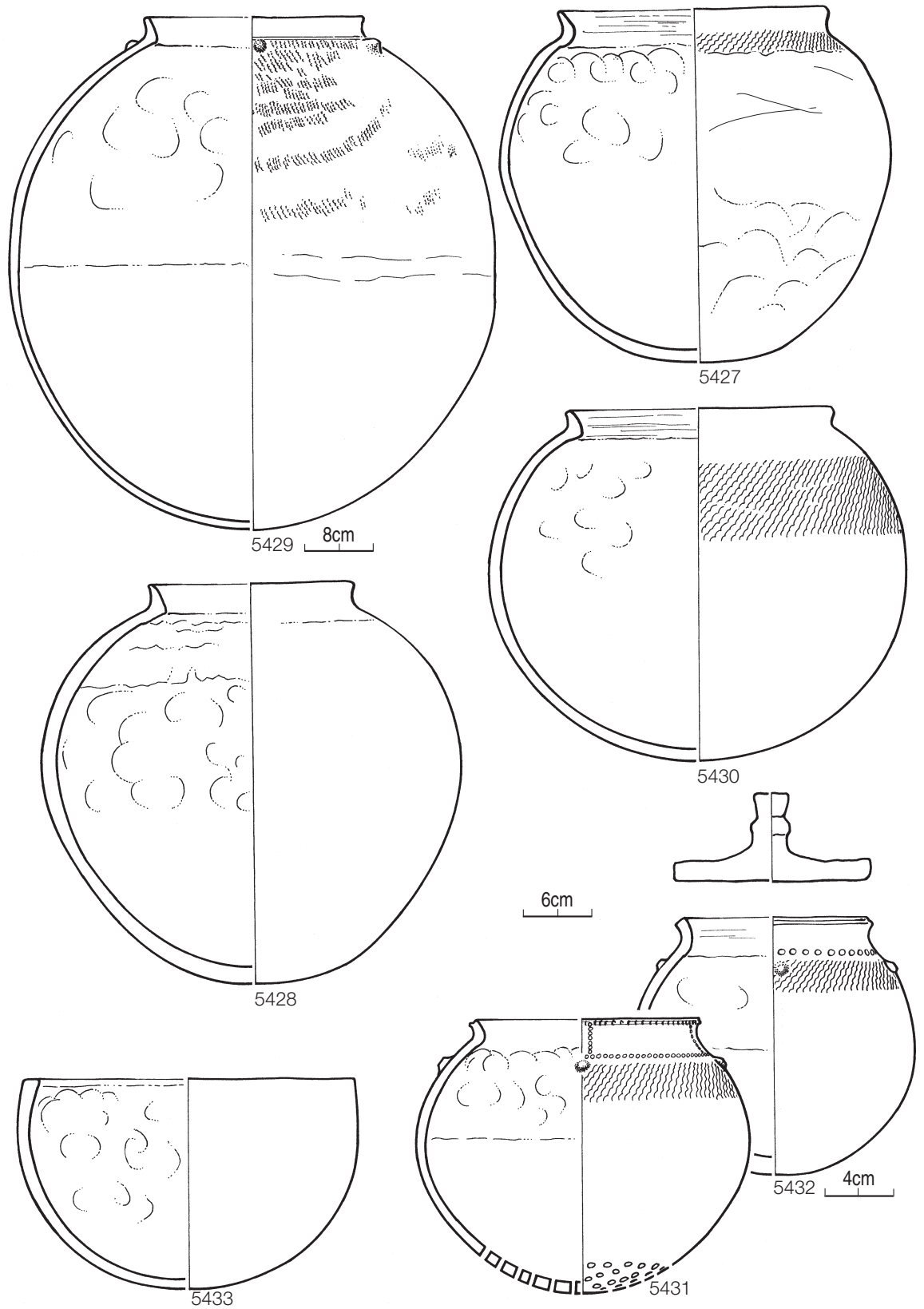


Fig. 24. Tradition E. Tabi. Quartiers dogon. Poteries de style sonraï, mais montées sur fond retourné, produites par des potières dogon ayant fait leur apprentissage au Hombori (5431, 5432). Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.



Fig. 25. Gourma-des-Monts. Village Sonraï de Lougui au-dessus de Nokara (photographie 345.16).

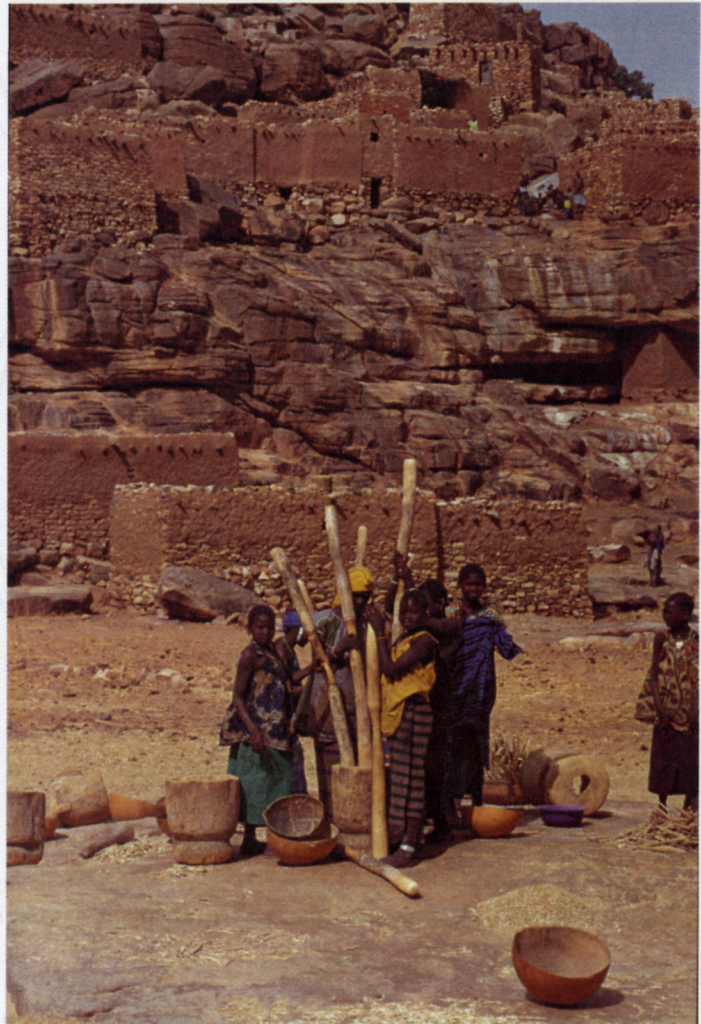


Fig. 26. Gourma-des-Monts. Village Sonraï de Lougui au-dessus de Nokara (photographie 345.22).



Fig. 25. Gourma-des-Monts. Village Sonraï de Lougui au-dessus de Nokara (photographie 345.16).

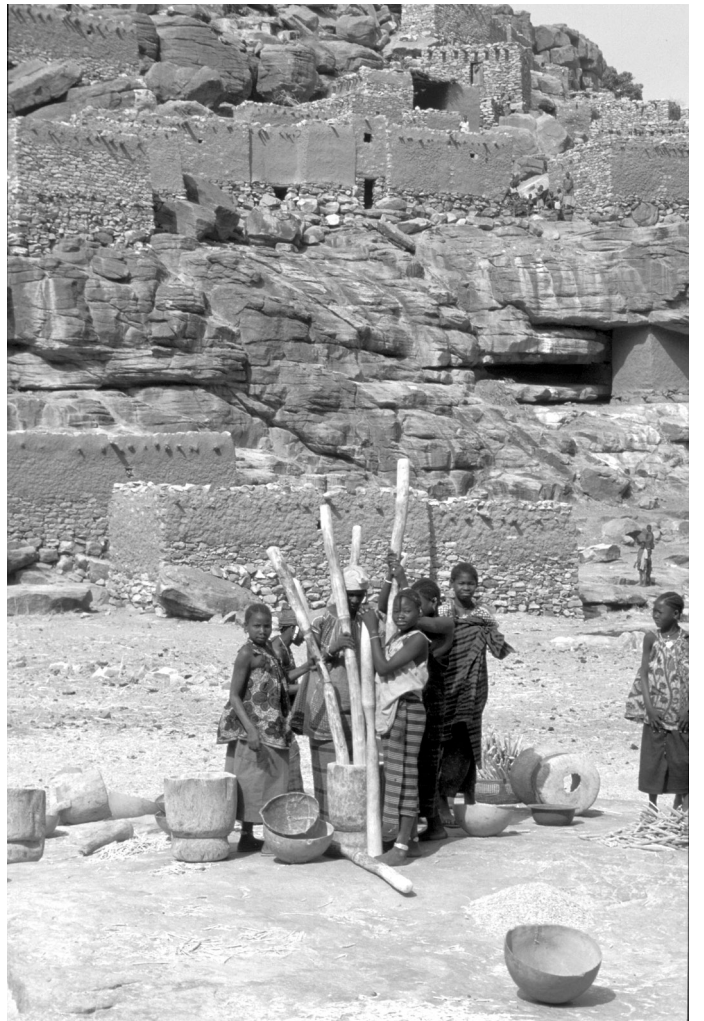


Fig. 26. Gourma-des-Monts. Village Sonraï de Lougui au-dessus de Nokara (photographie 345.22).

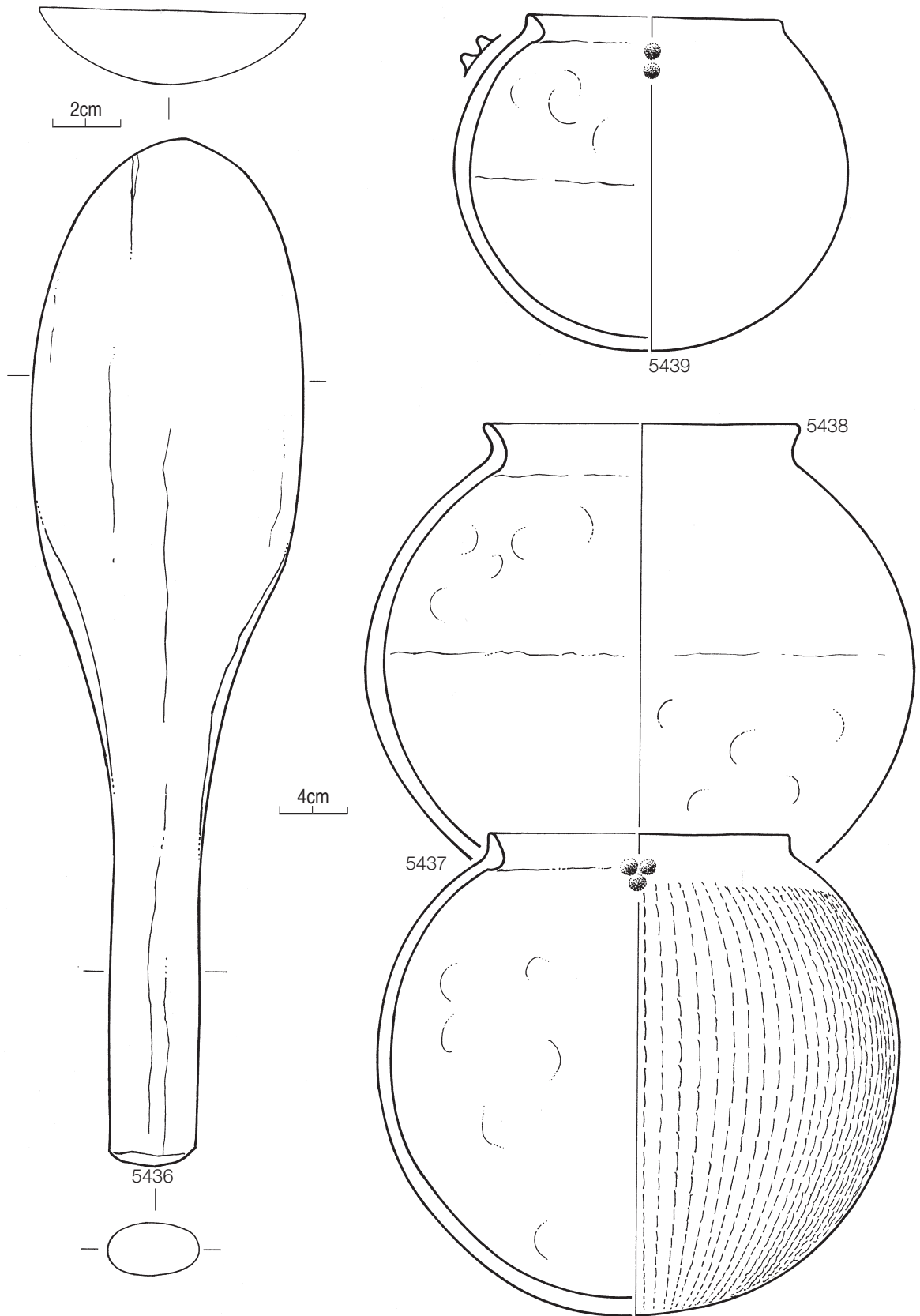


Fig. 27. Gourma-des-Monts. Village Sonraï de Lougui au-dessus de Nokara. Palette et poteries de tradition peul (?) montées sur fond retourné (5438, 5439) ou par pilonnage sur natte commune (5437). Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

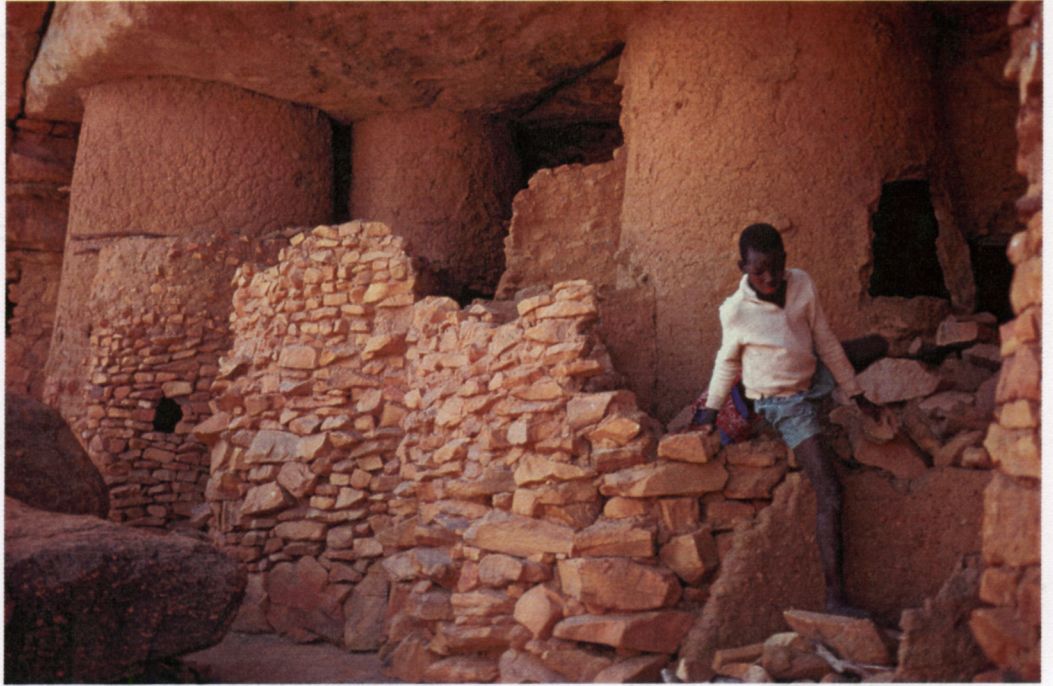


Fig. 28. Gourma-des-Monts. Grotte C de Nokara (photographie mission Sarnyéré 1976)

Fig. 29. Tradition sonraï du Hombori. Village «dogon» de Kelmi (photographie 346.22).



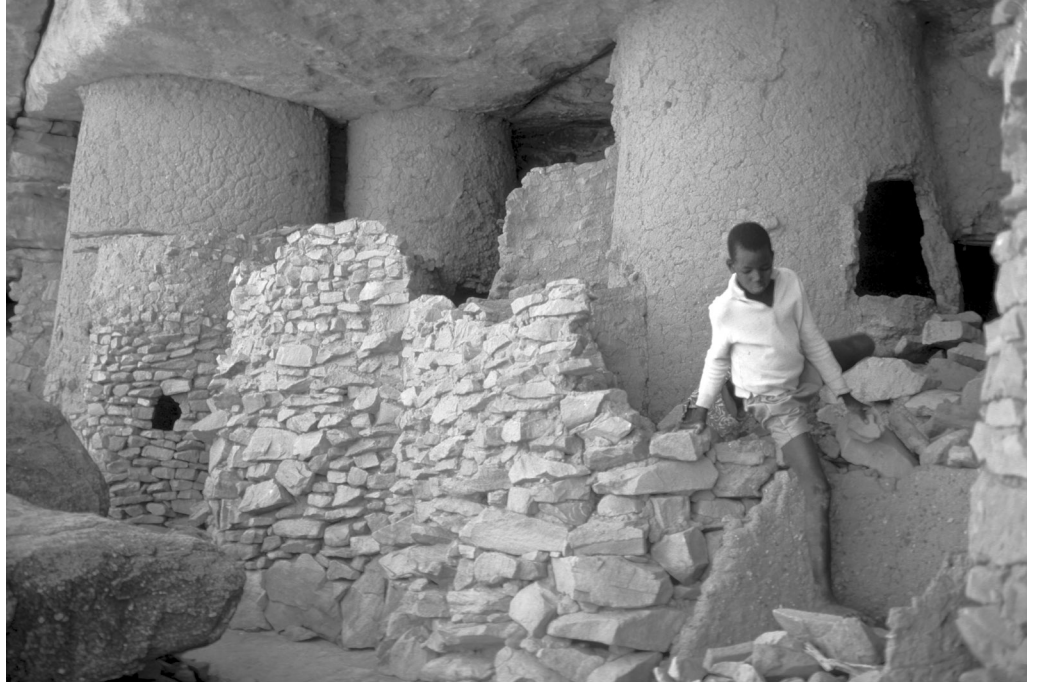


Fig. 28. Gourma-des-Monts. Grotte C de Nokara (photographie mission Sarnyéré 1976)

Fig. 29. Tradition sonraï du Hombori. Village «dogon» de Kelmi (photographie 346.22).



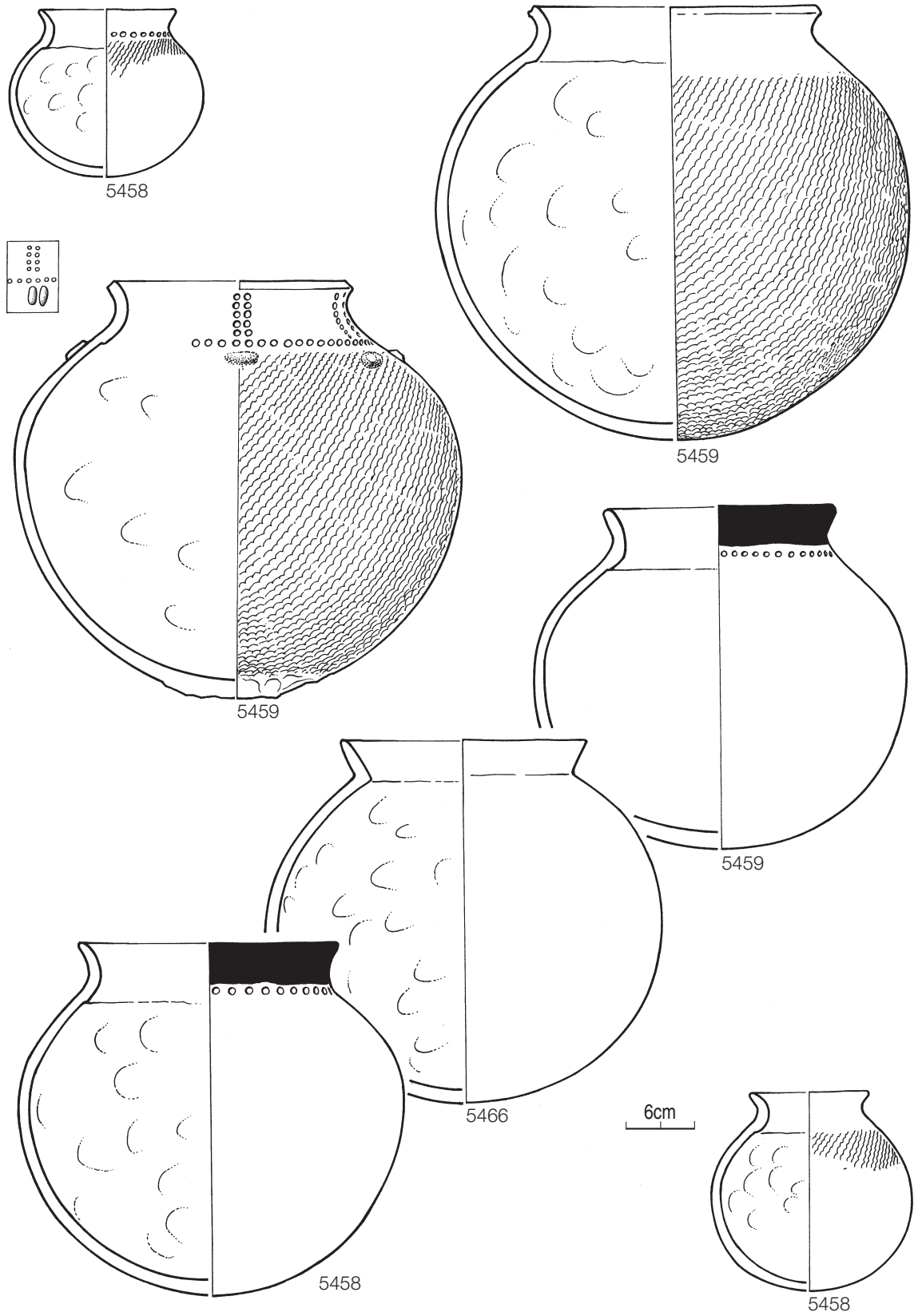


Fig. 30. Tradition sonraï du Hombori. Toundourou (5458, 5459), Kelmi (5466). Décor à la cordelette roulée (5459), cols peints en blanc (5458, 5459). Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

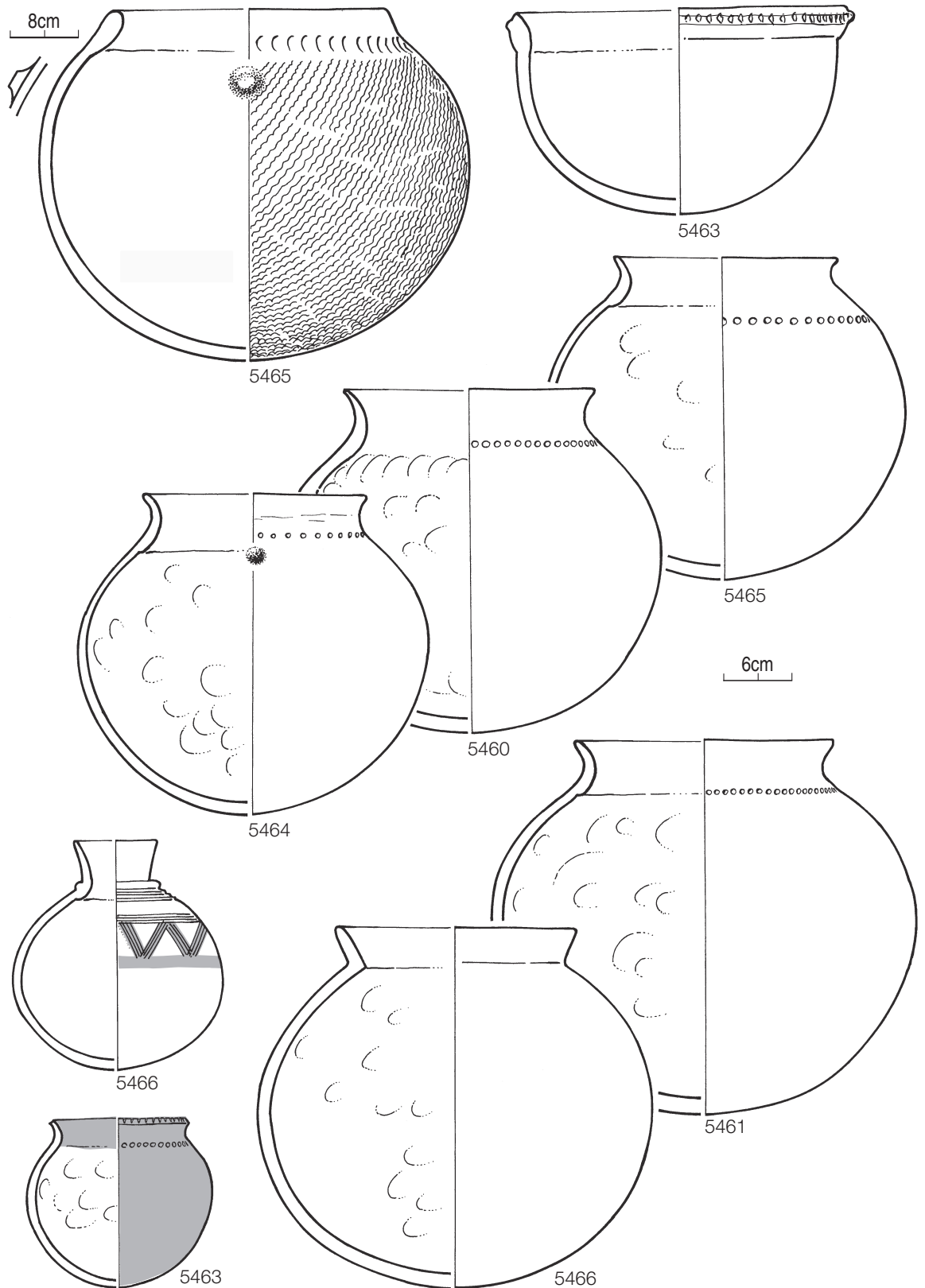


Fig. 31. Tradition sonraï du Hombori. Poteries du village dogon de Kelmi. Décor à la cordelette roulée (5465), décor peint rouge (5463). Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

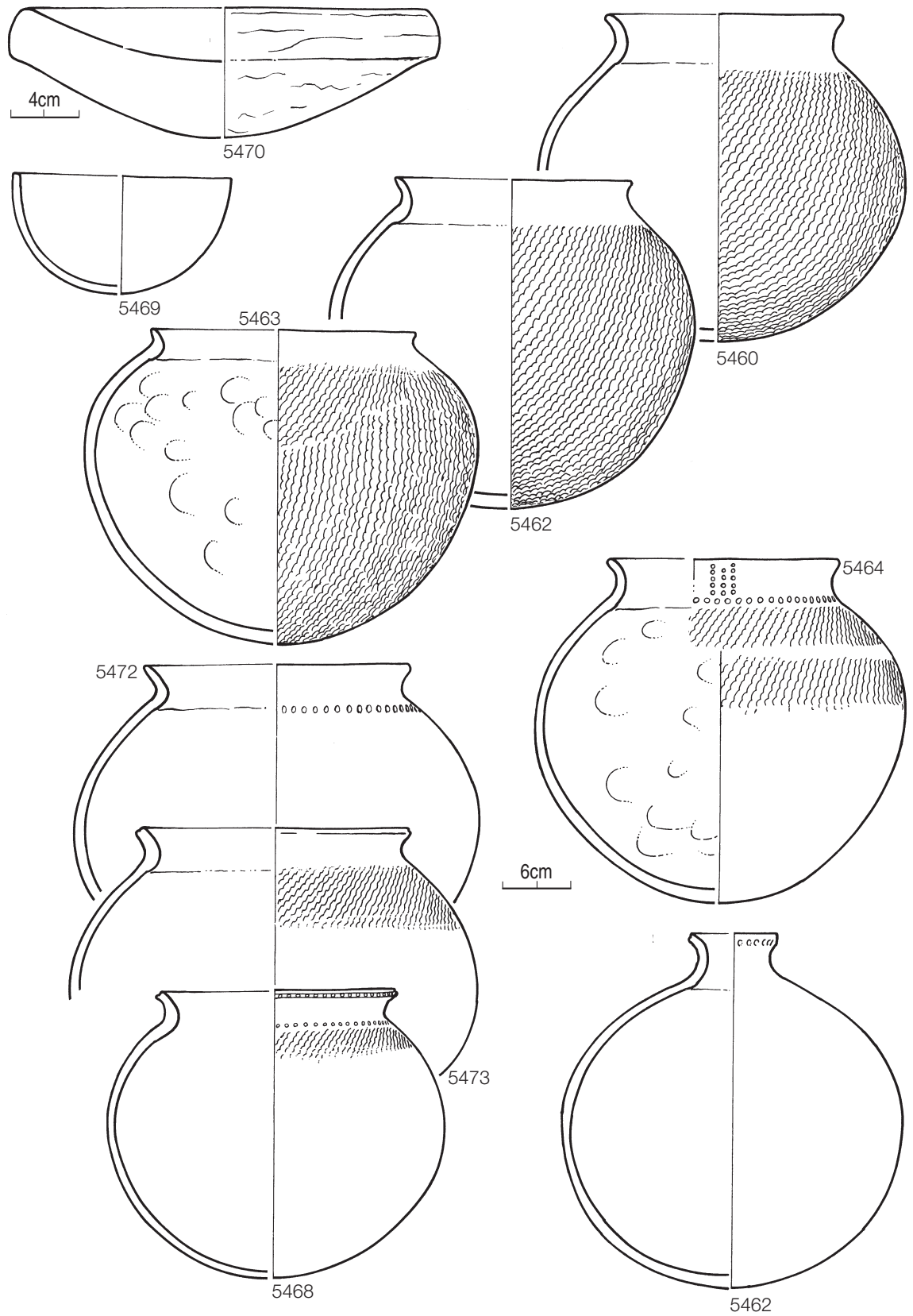


Fig. 32. Tradition sonraï du Hombori. Dakakouka (5468, 5469, 5470, 5472, 5473), Kelmi (5460, 5462, 5463, 5464). Décors à la cordelette roulée. Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

Fig. 33. Tradition A ancienne. Tébi Maoundé. Poterie provenant de l'ancien village de Tébi Ku (photographie 347.6).



Fig. 35. Gourma-des-Monts, après des villages.

Fig. 36. Gourma-des-Monts, Samyé, Loc. I du site archéologique de Vassabako, avant le lavage de la céramique de tradition Dogon A ancienne (photographie mission Sur-

Fig. 34. Falaise de Bandiagara, région de Pégulé : poteries de tradition A ancienne (photographie mission Tellem 1964).



Fig. 33. Tradition A ancienne. Tébi Maoundé. Poterie provenant de l'ancien village de Tébi Ku (photographie 347.6).



Fig. 34. Falaise de Bandiagara, région de Pégulé : poteries de tradition A ancienne (photographie mission Tellem 1964).





Fig. 35. Gourma-des-Monts. Enquête historique au Sarnyéré. Claudine Sauvain-Dugerdil auprès des villageois de Nemguéné (photographie mission Sarnyéré 1976).

Fig. 36. Gourma-des-Monts. Sarnyéré. Locus 1 du site archéologique de Wassibakano ayant livré de la céramique de tradition Dogon A ancienne (photographie mission Sarnyéré 1976).



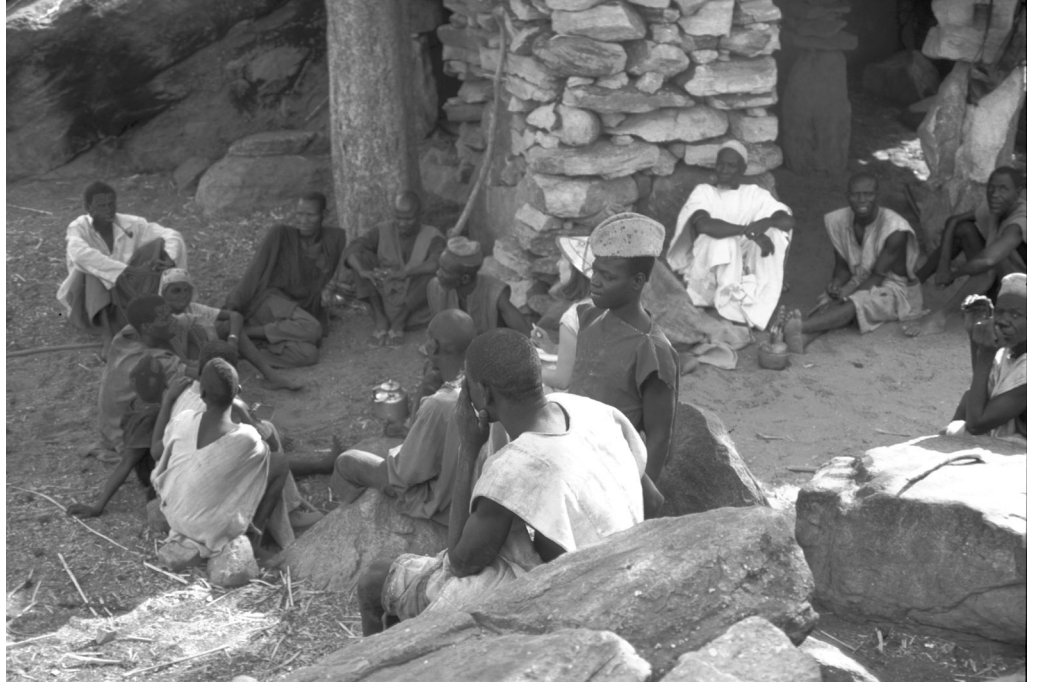


Fig. 35. Gourma-des-Monts. Enquête historique au Sarnyéré. Claudine Sauvain-Dugerdil auprès des villageois de Nemguéné (photographie mission Sarnyéré 1976).

Fig. 36. Gourma-des-Monts. Sarnyéré. Locus 1 du site archéologique de Wassibakano ayant livré de la céramique de tradition Dogon A ancienne (photographie mission Sarnyéré 1976).





Fig. 37. Gourma-des-Monts. Sarnyéré. Locus 1 du site archéologique de Wassibakano : fondation d'une case ou d'un grenier (photographie mission Sarnyéré 1976).

Fig. 38. Gourma des Monts. Sarnyéré. Ancien village de Wodulka près de Koyo, sur le plateau sommital. Poteries de tradition A ancienne déposées dans une anfractuosit  de rocher. (photographie mission Sarny r  1976).





Fig. 37. Gourma-des-Monts. Sarnyéré. Locus 1 du site archéologique de Wassibakano : fondation d'une case ou d'un grenier (photographie mission Sarnyéré 1976).

Fig. 38. Gourma des Monts. Sarnyéré. Ancien village de Wodulka près de Koyo, sur le plateau sommital. Poteries de tradition A ancienne déposées dans une anfractuosit  de rocher. (photographie mission Sarnyéré 1976).



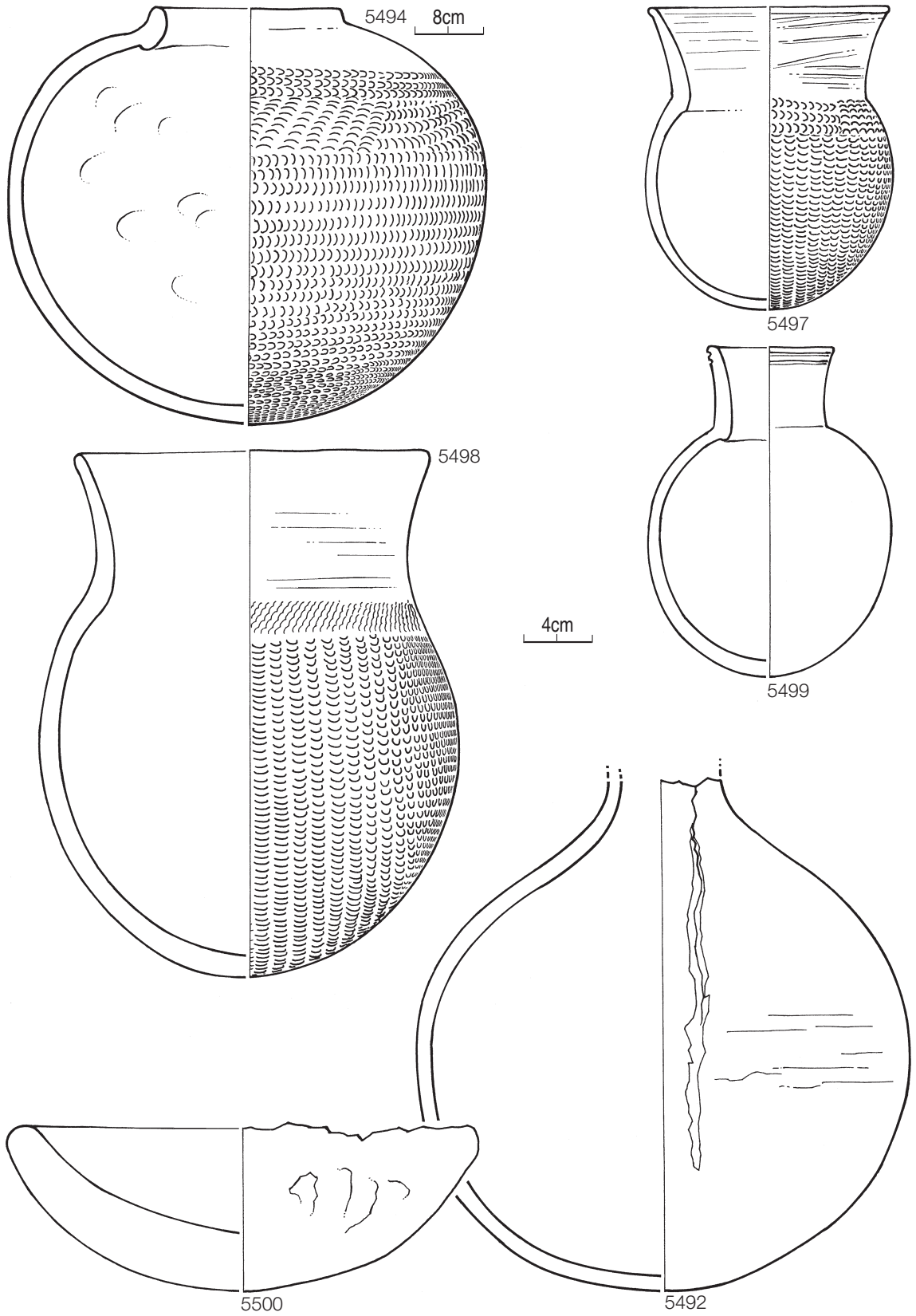


Fig. 39. Tradition A ancienne. Tébi Maoundé. Poteries provenant de l'ancien village de Tébi Ku. Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.